définir, avec préciſion, les
exactes pour former une caſ-
e, & même cela n'eſt pas
œil appercevra aiſément une
frappante, ſi elle exiſte à un
, & c'en eſt aſſez. Ainſi,
ſcade de montagne tombe
de quatre ou cinq cens pieds,
à peine ſix de largeur, il
qui n'y trouvât une diſpro-
ante ; & il en ſera de même
rivière qui ſe déchargeroit
ouchure de deux ou trois
s deux auroient plus de
rs chûtes étoient, en pro-
égale avec leur volume d'eau.
partie conſtituante d'un *de-*
, eſt le *vallon* (1). Je crois
r à cet égard que par ce mot,

---

rai ici que les mots *vallée* & *vallon*
cet Ouvrage uniformément pour déſi-
s grandes ou plus petites de la même
le *vallon* comme une petite vallée.
(*Note de l'Auteur.*)

tends *une vallée étroite & reſſerrée entre gorges de collines*. La vallée doit ſe claſ- dans les objets propres à former un :tain.

J'ajouterai encore que les vallons mêmes ſont pas *purement* de la nature des de- its de tableau, mais qu'ils *participent* de le des lointains. Il ne faut point de ri- au, ou du moins il faut le mettre un à l'écart, ſi vous voulez jouir de la : d'une perſpective.

Cela poſé, nous prendrons connoiſſance *vallon*, comme appartenant *au-devant n tableau*. Spenſer nous a tracé en peu de ts les ingrédiens qui le compoſent.

hrough Woods, and mountains wildthey came at laſt nto a pleaſant dale, that lowly lay
etwixt two hills, whoſe high heads over placed,
he valley did with cool shade overcaſt:
hrough midſt thereof a little river rolled.

ranchiſſant des déſerts, ils arrivent enfin
Dans un vallon charmant, enfoncé, ſans lumière.
Deux collines autour levoient leur tête altière,
ettant ſur la vallée un frais aimable & doux;
Un ruiſſeau la coupoit, roulant ſur des cailloux.

Ces ingrédiens admettent, en comp
ſition, une grande variété. Les côtés c
vallon peuvent être bas ou éminens, garn
de bois ou ornés de rochers, applatis c
forjettés; & ces variations peuvent enco
ſe jouer l'une dans l'autre, en un nomb
infini de combinaiſons.

Lorſque ces ſcènes préſentent un concou
de circonſtances avantageuſes, comme lo
que les flancs du vallon ſont dans de bell
proportions, & embellis d'une manie
pittoreſque; & ſur-tout aſſez heureuſeme
ſitués pour laiſſer voir dans une riche per
pective un lac borné par une roche mo
tueuſe, ou tel autre objet intéreſſant; alo
ils forment un payſage d'un genre tr
agréable.

Les rivières dont ces vallons manque
rarement d'être ornés, ont la même v
riété que les collines, & peuvent auſſi
tems en tems être introduites avec ava
tage dans la compoſition d'un devant
tableau. Leurs courans ont la pureté
cryſtal; en général, ils ſont rapides, cc

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/mlineoummoir01gu

MÉLINE,

OU

MÉMOIRES

DU CHEVALIER DE MONCY.

PAR Mme. GUÉNARD, BARONNE DE MÉRÉ,

Auteur d'Irma, des Mémoires de la Princesse de Lamballe, etc.

TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez LEBOUGE, Libraire, passage du Commerce, quartier St.-André-des Arcs.

1817.

MÉLINE,

OU

MÉMOIRES

DU CHEVALIER DE MONCY.

CHAPITRE PREMIER.

TANDIS que les flots m'entraînent loin de tout ce que j'aime, et que mon cœur, plus agité que l'élément auquel je confie mon sort, est en proie au chagrin de m'éloigner de l'objet de tous mes vœux et d'une mère chérie accablée de douleur, je veux essayer à calmer le trouble de mon âme, en traçant les différentes scènes qui

CABINET DE LECTURE DE Mme BOUQUEROT

m'ont rendu tour à tour le plus heureux et le plus infortuné des hommes (*); j'y consacrerai chaque jour plusieurs heures; je croirai, en tenant la plume, être encore entouré de tout ce que je laisse en France, et mes souvenirs me tiendront lieu de jouissance. Je parlerai de moi, car il le faut bien, le moins qu'il me sera possible; je peindrai les hommes, non peut-être comme ils sont, mais comme je les ai vus. Commençons.

---

(1) Je relis le commencement de mon Ouvrage, et je suis frappé en voyant combien de degrés d'infortune l'homme peut parcourir. Quand j'écrivais ces Mémoires, je croyais avoir beaucoup souffert; hélas! quelle comparaison avec les douleurs que j'ai ressenties depuis, et dont la seule pensée me fait frissonner, quoiqu'il y ait quarante ans que j'ai été frappé par le

Mon père se nomme de Moncy. Il avait une fortune considérable qu'il tenait de ses pères, et qu'une charge de receveur des finances à Bordeaux augmentait encore; ma mère, Eléonore de Ternac, noble et pauvre, ce qui dans cette province est à peu près synonyme, était réellement belle, et passait pour une des femmes les plus élégantes de la ville. La joie, l'abondance régnaient autour de moi. On satisfaisait toutes mes fantaisies, et j'en profitais pour en avoir beaucoup. Cependant, mon père parlait quelquefois économie, mais ce mot seul don-

---

courroux céleste. Ainsi, les premières parties de ces Mémoires ne peuvent avoir la même couleur que les dernières, ayant été écrites à une grande distance et dans des circonstances bien différentes.

nait à ma mère des attaques de nerfs; et comme mon père l'aime à la folie, il avait pris son parti depuis quelque temps de le répéter moins souvent. C'est un bien excellent homme que mon père, il ne veut jamais que ce que veut sa femme; et comme ma mère ne voulait aussi que ce qui me plaisait, il se trouvait qu'un enfant de quatorze ans était le maître de la maison. Si cela donnait un moment d'humeur à mon père, il s'enfermait dans son cabinet avec M. d'Allin, son caissier; il n'en sortait que lorsque ce nuage était dissipé.

C'était un homme singulier que ce M. d'Allin : mon père avait toute confiance en lui; pour moi, je ne l'aimais point. Il avait l'air faux; son ton patelin m'impatientait. Il adulait mon père; il donnait de l'argent à ma mère

tant qu'elle en voulait, et m'en avait déjà offert; mais je l'avais refusé. Pourquoi aurais-je privé ma mère du plaisir extrême qu'elle avait de me procurer tout ce qui pouvait m'être agréable? D'ailleurs, de quel droit, disais-je, prend-il, dans la caisse de mon père, des fonds qui ne lui appartiennent pas? C'est pour sa femme; ce serait pour son fils. Mais il a donc des moyens d'embrouiller tellement ses comptes, que mon père ne s'en aperçoit pas; s'il en use ainsi pour nous, qui peut assurer qu'il n'en fait pas autant, et peut-être plus pour lui-même : je crus devoir en parler à ma mère. Peux-tu avoir cette idée, me dit-elle; vois comme il est modeste? Un surtout de drap gris, hiver comme été; des manchettes de mousseline; il ne joue point, travaille

tout le jour ; il est garçon. Que ferait-il de l'argent qu'il volerait à ton père ? Je n'eus pas pour cela meilleure opinion de M. d'Allin, et quelquefois il me prenait envie d'instruire mon père de ces menées ; mais je craignais d'affliger ma mère qui m'aimait tant. Ah ! je lui devais beaucoup. C'est elle qui m'avait nourri, qui avait pris soin de moi depuis que j'existais. Lui causer le plus léger chagrin, aurait été pour moi une peine extrême. D'ailleurs, ma mère a beaucoup d'esprit, d'usage du monde : elle devait mieux connaître les hommes que moi ; et dès qu'elle croyait que d'Allin n'était pas un fripon, c'était moi qui me trompais.

Ce que je craignais, c'est que ce très-honnête homme ne me nuisît auprès de mon père. Il avait été mécontent, quand je lui avais refusé avec

hauteur les vingt-cinq louis qu'il m'offrait : son air était celui d'un homme qui craint que l'on ne pénètre sa pensée. Depuis ce jour-là, il me battait froid; surtout quand j'étais en tiers avec lui et mon père. J'avais d'autant plus lieu, dans ce temps, de craindre son influence sur M. de Moncy, que mon père n'avait point pour moi l'idolâtrie de ma mère. Il me trouvait des défauts; et s'il ne m'en reprenait pas plus sévèrement, c'est qu'il ne voulait pas affliger madame de Moncy. Mon père n'aime avec passion que sa femme; sa beauté, ses grâces, ses talens, et surtout sa bonne conduite, lui donnent sur lui un empire absolu; elle ne l'a jamais employé qu'à le rendre le plus heureux qu'il lui a été possible.

Mon père disait un jour à d'Allin, avec qui il se promenait dans une

allée de charmille, sans penser qu'il pouvait être entendu : mon cher d'Allin, je ne suis pas sans inquiétude pour mon fils ; c'est un joli enfant. — Il vous ressemble beaucoup, monsieur ? — On le dit, mais ne me ressemblât-il pas, je n'en serais pas moins sûr qu'il est mon fils ; car je ne crois pas qu'il y ait une femme plus vertueuse que madame de Moncy. — Cela peut-il être autrement, avec un mari comme vous ? — Mon cher d'Allin, il faut savoir gré à un femme de quatorze ans, belle comme les amours, qui épouse un homme ayant vingt ans de plus qu'elle, de se conduire comme ma chère Eléonore ; aussi n'y a-t-il qu'une voix sur son compte. Elle n'a qu'un défaut, c'est le seul que je puisse lui reprocher ; c'est sa folie pour son fils, c'est la manière

dont elle le gâte. J'ai voulu inutilement le lui faire sentir, c'est impossible. — Mais, monsieur, n'êtes-vous pas le maître ? — Eh ! mon Dieu oui, je le suis ; mais irais-je faire mourir de chagrin une femme que j'adore ? Quand j'ai voulu envoyer son fils à la Flèche, n'a-t-elle pas été pendant huit jours à toute extrémité ? — Eh bien ! il a fallu céder, et cependant, sous ses yeux, il ne fait rien ; car je n'appellerai pas pour un homme, employer son temps, que d'être bon musicien, dessiner agréablement, savoir écrire un billet sous la dictée de sa mère, lire des ouvrages futiles, et se faire citer pour le plus beau danseur de Bordeaux ; si je n'avais su que cela, mon cher, je n'aurais pas aujourd'hui quinze cents mille livres, et une place qui vaut cinquante mille

francs de revenus. — Avec cette fortune, monsieur, M. votre fils peut se passer..... — Cela est très-bien, mon cher d'Allin, mais cette fortune peut manquer tout à coup. — Cela est impossible. — Oui, tant que j'aurai l'avantage de vous avoir avec moi. — Monsieur, je vous suis attaché pour la vie; quand on a le bonheur de connaître un homme qui a des qualités aussi éminentes que les vôtres, rien n'en peut détacher. — Je compte sur votre amitié; mais enfin, nous sommes tous mortels: si je vous perdais, croyez-vous que ce soit une chose si facile à remplacer, qu'un caissier aussi exact, aussi fidèle que vous ? — Monsieur, je ne fais que mon devoir. — Tout le monde, mon ami, ne le fait pas; vous savez qu'un caissier infidèle peut vous ruiner en un jour. Que de-

viendrait alors le pauvre Alfred, qui, parce que sa mère est demoiselle, se croit l'égal de tout ce qu'il y a de mieux dans la province; qui prend déjà des airs de marquis, et a la tête tournée par l'idée qu'il sera un jour puissamment riche..... Comment supporterait-il un changement de fortune, élevé dans le luxe et la mollesse? Comment la réparerait-il, n'ayant aucune connaissance utile? Je l'avoue, mon cher d'Allin, cette idée me désespère. — Eh! monsieur, faites le partir pour Paris. — J'y ai déjà pensé; mais sa mère en mourrait. — Il faut tâcher de l'y déterminer. — C'est impossible, mon cher d'Allin, impossible; j'aime trop ma femme, pour lui causer un aussi violent chagrin. On vint apporter une lettre à mon père, et il rentra dans son cabinet. Depuis cet

instant, je réfléchis à tout ce qu'il avait dit, et je tâchais d'en profiter, pour que M. d'Allin n'eût pas de prétexte pour engager mon père à m'éloigner ; car, ma mère avait beau dire, j'avais toujours sur lui la même opinion, et je pensais qu'il serait fort aise que je n'éclairasse pas sa conduite.

CHAPITRE II.

LE lendemain je descendis chez ma mère d'assez bonne heure ; il faisait à peine jour ; elle entr'ouvrit ses rideaux, et m'apercevant : Qui te fait donc descendre si matin, mon enfant ; déjà habillé, tu ne dors pas assez ? Nous nous sommes couchés tard ; à ton âge, il faut dormir. — C'est ce que je n'ai pas fait cette nuit. — Serais-tu malade ? Tu étais triste hier à souper, et lorsque l'intendant t'a prié de monter, tu y a mis beaucoup plus de négligence que tu n'as coutume de faire. — Ah ! ma mère, il n'est que trop vrai que j'ai beaucoup de chagrin. — Du chagrin, mon

ami, et qui peut t'en causer ? Désires-tu quelque chose; je demanderai de l'argent à d'Allin, il ne m'en refusera pas. — Mon Dieu ! ma mère, je ne désire rien, que d'être vraiment digne de vos bontés, de celles de mon père, et surtout que rien ne me sépare de vous. — Et qui pourrait, mon ami, t'y contraindre ; personne, je pense, ne peut avoir ce projet. — Eh bien ! ma mère, je ne puis douter que ce ne soit celui de mon père, si je ne m'occupe d'une manière plus utile que je ne l'ai fait jusqu'à présent. — Comment, M. de Moncy prétend-il faire de toi un savant ou bien un financier ; il me semble que c'est bien assez pour moi d'avoir un mari dans cette classe, sans que mon fils y soit; mais qui a pu te dire ses intentions à cet égard. — C'est lui-

même.—Comment, il t'a dit...—Pas à moi, mais à votre cher M. d'Allin; et je lui rapportai la conversation que j'avais entendue. — Oh ! si ce n'est que cela qui te tourmente, mon enfant, il n'y a pas d'inquiétude à avoir. Ton père a ses plans, moi j'ai les miens, et tu es assez raisonnable pour que je t'en fasse part.

J'ai l'honneur d'être alliée par ma mère au maréchal de Biron; j'obtiendrai pour toi un emploi dans les gardes-françaises; je déciderai ton père à venir se fixer à Paris; il achetera un marquisat; tu épouseras une fille de qualité, et tes enfans seront à la cour: d'après cela, tu vois que tu n'as besoin que de l'éducation que je t'ai donnée, et qu'il faut bien se garder de te gâter en t'apesantissant sur les livres; soit toujours un joli homme

et tu réussiras. — Mais, ma mère, si mon père ne veut pas quitter Bordeaux, où il a ses amis, ses parens. — Ton père, mon ami, voudra toujours ce que je voudrai, parce que je ne veux que ce qui est raisonnable. — Mais en attendant, il est possible que mon père veuille que je m'instruise. — Et dis-moi, je te prie, n'es-tu pas toujours au courant de la pièce nouvelle ? Qui chante mieux que toi ? lorsque tu n'es pas, comme hier, dans tes rêveries. Il n'y a pas un danseur que l'on puisse te comparer. Tu montes bien à cheval, tu fais des armes, que faut-il savoir de plus ? — Mais je n'ai nulle idée de l'histoire, de la physique, et je suis réduit à me taire dès que la conversation prend un ton sérieux. — Et crois-tu que les femmes aiment ce genre-là ; n'est-ce pas elles qui font

la réputation des jeunes gens ? — Et si, comme le dit mon père, sa fortune se dérange ? — Impossible, mon ami, impossible ; ce sont des visions qu'il se fait : est-ce qu'il ne compte pas tous les mois sa caisse ? C'est avec beaucoup de peine que d'Allin peut lui cacher le peu d'argent qu'il me donne ; et si cela était plus considérable, il s'en apercevrait. Mon ami, sois tranquille, continues comme tu as commencé ; et sois sûr qu'il est fort rare, à quatorze ans, d'avoir déjà tant de succès. Je ne te le dis pas pour te donner de la vanité, car rien d'aussi insupportable qu'un fat ; mais c'est seulement pour t'engager à ne rien changer à tes occupations. Adieu, vas te reposer quelque temps ; pour moi, je tombe de sommeil. Penses donc qu'il était trois heures du matin quand nous

sommes sortis de l'intendance, et il en est au plus huit. Je lui baisai la main et sortis, mais pas plus persuadé de la bonté de ses raisonnemens; pour la première fois de ma vie, je compris que son amour pour moi l'aveuglait, et je me décidai, sans l'en instruire, à mettre plus de solidité dans mes occupations.

En la quittant, j'allai chez mon ancien précepteur, que ma mère avait fait renvoyer il y avait près de deux ans. Il fut bien étonné de me voir. J'entrai chez lui sans être annoncé; et par qui l'aurais-je été? Le bon abbé Dervaux n'avait personne pour le servir; et grâce à mon étourderie, au peu d'application que j'avais mis à ses leçons, et à l'antipathie que ma mère avait pour lui, mon père, persuadé que mon peu de progrès venait

de sa faute, l'avait renvoyé sans lui donner la pension qu'il lui avait promise. Lorsque j'entrai chez l'abbé, il était assis devant une table, lisant avec beaucoup d'attention, et j'étais tout près de lui qu'il ne m'avait point encore vu. Il leva les yeux. — Quoi! c'est vous Alfred? — Oui, lui dis-je, et je me reproche bien de n'être pas venu vous voir plutôt. — J'ai cru que vous ne pensiez plus à moi, et à votre âge cela ne me surprenait pas; mais qui vous a amené? — Un service que j'ai à vous demander. — Disposez de moi, et je m'estimerai trop heureux, si je puis vous être utile. — Beaucoup, mon bon ami: j'étais si enfant quand vous avez daigné vous charger de mon éducation, que je n'étais pas capable de sentir le prix de vos soins. Je me reproche bien à

présent de n'en avoir pas profité, et je viens vous demander, si vos occupations vous le permettent, de m'aider à réparer le temps perdu. Je viendrai ici tous les matins, depuis six heures jusqu'à midi. Le bon abbé m'embrassa, pleura de joie, et m'assura que je ne pouvais lui faire un plus sensible plaisir. Je lui expliquai les motifs de ma conduite; il les approuva, et m'assura qu'en deux ans, je ferais plus de progrès que dans les six années que j'avais travaillé sans goût et sans application, n'ayant d'autre occupation que mes plaisirs. J'étais si content de la résolution que j'avais prise, que je me hâtais d'en faire part à mon père. On pense bien à quel point il en fut satisfait : et comme je lui fis part de la situation plus que gênée où était le bon abbé,

il me permit de partager avec lui mes menus-plaisirs, que peu à peu il doubla, de sorte que je n'y perdis rien et y gagnai beaucoup pour le bonheur de voir mon instituteur dans un état heureux.

Ma mère qui me trouvait infiniment de gaieté, s'imagina que c'était la conversation qu'elle avait eue avec moi qui en était cause. Mon père, qui en savait la raison, me traita avec plus de bonté encore que de coutume, et je puis assurer que je n'ai jamais eu de temps aussi calme que dans cet instant.

CHAPITRE III.

JE suivis le plan que j'avais formé; j'obtins aussi de mon maître de dessin de m'enseigner les mathématiques, qu'il savait très-bien. — Je trouvais de grands moyens d'instruction dans la bibliothèque de mon père : je conservais mes maîtres d'agrémens, comme une dissipation ; aussi tous mes momens étaient remplis ; et tant que le travail influait sur ma santé, elle n'avait jamais été plus parfaite. C'était ce que me disait souvent M. Dervaux. Ce sont les passions et les excès qui usent. Voyez le jeune d'Hernetty : à l'âge de vingt-deux ans, il a la poitrine rentrée, les yeux creux, le teint livide,

il est d'une maigreur effrayante; la plus légère fatigue le met aux abois. Eh bien! que fait-il? Ce que font tous les jeunes gens : veiller, danser, jouer, boire des liqueurs; sa santé est détruite, mais ce n'est rien que cet anéantissement physique, le moral est bien plus irréparable. Au milieu de ce brouhaha continuel, il est impossible que la raison se forme; autrefois les hommes donnaient dans les mêmes folies; mais ce n'était pas, comme à présent, au sortir de l'enfance : on laissait au moins à la nature le temps de se développer. Les organes acquéraient la force nécessaire pour réfléchir; et les écarts de la jeunesse passés, on retrouvait et ses principes, et ce qu'on avait apris jusqu'à dix-huit ou vingt ans : mais, aujourd'hui, que seront les hommes qui

ont en quelque sorte retranché de leur vie l'adolescence, cet âge si précieux où la raison croît à l'abri de l'innocence. Aussi, n'y aura-t-il pas pour eux d'âge mûr, et ils passeront des orages des passions à la caducité. Je ne sais, mon ami, si vous serez préservé des maux que ces passions entraînent avec elles; mais je sais bien que vous aurez fait des provisions pour ce temps de crise; quand même vous seriez entraîné, vous reviendrez toujours sur vos pas, et vous trouverez en vous-même des ressources que les hommes qui ont passé les premières années de leur vie à ne s'occuper que de choses frivoles, ne peuvent jamais avoir. Que je l'aimais ce bon abbé Dervaux! combien sa morale était douce et consolante. Je me disais: Ah! si jamais

je m'écartais du sentier de la vertu, et que je fusse malheureux, j'aurais de grands reproches à me faire, car il me montrait une route si facile pour être heureux. Mon ami, me dit-il aussi, on accuse la Providence, on veut voir bien plus de mal que de bien, remonter à la source; presque tous ceux qui se plaignent du Modérateur de toutes choses, doivent leur infortune à eux-mêmes, ou ne font pas ce qu'ils doivent pour les terminer. Les passions nous ont été données comme les voiles, pour faire marcher le vaisseau; mais il faut savoir s'en servir et les opposer l'une à l'autre, pour qu'aucune ne prennent un trop grand empire. Tout est bon, parce que tout est l'ouvrage d'un Etre parfait. L'homme seul a la faculté de changer en poison ce qui lui serait salutaire. Il est le

seul des animaux qui abuse de ses facultés, et puis il se plaint. Il accuse celui qui l'a créé pour être heureux. Tous les maux viennent de nous, et il n'en est aucun que l'on ne puisse vaincre, en opposant un grand courage et une confiance entière au Maître de toutes choses. Plus je réfléchissais, et plus je voyais qu'il avait raison. Que de jouissances dont nous ne tenons aucun compte et qui se répètent sans cesse; que de maux qui ne sont que dans l'imagination. Ma mère, je puis la citer, car il était peu de femmes plus intéressante sous tous les rapports, ma mère n'était point heureuse. Petite-fille d'un vice-amiral, dont le fils aurait peut-être été maréchal de France, si la mort ne l'avait pas arrêté dans sa course; ma mère, dis-je, trouvait bien dur d'être la femme d'un

financier qui, malgré sa charge de secrétaire du Roi, n'était toujours qu'un bourgeois ; et cela seul suffisait pour empoisonner son existence. Cependant, que pouvait-elle avoir à désirer ; fortune, considération personnelle, adorée de son mari ; elle m'aimait tendrement, et ne pouvait douter de mon attachement. Sans les malheureux préjugés de son enfance, il eût été difficile d'être plus heureuse qu'elle eût dû l'être ; et elle ne pouvait accuser celui qui dirige toutes choses, si elle ne jouissait pas de ces biens. Je crois que beaucoup de ceux qui se plaignent, n'ont pas plus de raison qu'elle.

CHAPITRE IV.

Ce que l'abbé m'avait promis fut effectivement vrai. En deux ans, j'appris très-bien le latin, et à connaître les beautés de la littérature française: je fis bien de profiter de ces momens; car, deux ans plus tard, j'aurais été incapable de m'y appliquer. Ma mère avait toujours eu le projet de me faire entrer au service, et rien n'était plus opposé au goût de M. de Moncy, qui voulait que je prisse le parti de la robe, et je m'y étais décidé. Je me faisais une idée sublime des fonctions d'un magistrat. Ce plan était encore un secret, entre mon père, moi et M. Dervaux. Je devais, dans

six mois, partir pour Paris avec l'abbé, afin d'y perfectionner mes connaissances, et faire mon droit. Eh bien ! un seul instant suffit pour déranger toutes mes idées. Je ne voulus plus rien de tout ce que je souhaitais un instant avant. Moi, partir ! quitter Bordeaux ! non, jamais ! j'y suis fixé pour la vie. Mais, comment dire à mon père, et surtout à M. Dervaux, que j'ai changé d'avis ? Comment leur en apprendre la cause ? A peine pouvais-je me l'avouer à moi-même. Est-ce que j'aurais à rougir de mon choix ? Non, la cause de ce bouleversement général de mes projets, est un objet digne de tous les hommages ; la nommer, c'est faire son éloge. Je vais essayer à retracer ce que j'éprouvai, lorsque je la vis pour la première fois, et qui me semble encore pré-

sent. Les grandes passions tiennent à l'infini ; il semble qu'elles portent l'homme au-delà de lui-même ; qu'elles lui donnent, comme à la Divinité, un présent perpétuel. Ce n'est plus hier, aujourd'hui, demain ; c'est toujours.

Ma mère me dit, en rentrant du spectacle où je l'avais accompagnée : Alfred, nous irons demain chez la marquise d'Erlac. — Chez cette vieille dévote ? Nous n'y serons donc pas long-temps ? — Au plus huit jours. — C'est beaucoup. — Je ne puis me dispenser d'y aller : elle me le fait promettre depuis plus d'un an. — Mais, quelle nécessité que j'y aille avec vous ? — Celle que je ne meure pas d'ennui chez elle. D'ailleurs, elle a du crédit, et c'est par elle que j'entretiens la bonne volonté du maréchal

de Biron. — Vous avez donc toujours les mêmes projets? — Oui, sûrement; et d'après ce que m'écrit madame d'Erlac, il me paraît que nous réussirons, et c'est, je te l'avoue, ce qui m'a déterminé à ce voyage. Enfin, c'est décidé; nous partons demain à sept heures du matin.

J'allai le soir chez l'abbé Dervaux, le prévenir que je partais avec ma mère pour passer quelques jours chez madame d'Erlac. On parla à souper de ce voyage; il y avait beaucoup de monde avec ma mère, et plusieurs personnes s'égayèrent sur le compte de la marquise : on disait que l'âge et la perte de sa beauté ne lui avaient laissé d'autre parti que la dévotion; mais comme elle n'était que superficielle, elle n'avait pas changé le fond de son caractère naturellement

dur et hautain. Elle faisait enrager tout ce qui l'approchait, pour se venger de ne pouvoir plus jouir d'aucune satisfaction terrestre, et d'être condamnée à souffrir des maux continuels: mais, comme elle était très-riche, souvent en enrageant, ses valets prenaient patience, dans l'espoir qu'elle ferait un testament. On disait aussi qu'elle avait toujours chez elle quelques parens qui lui faisaient la cour dans la même pensée. Car, lorsqu'il s'agit d'intérêt, toutes les classes ont les mêmes sentimens; la seule différence, c'est que l'éducation apprend aux uns à dissimuler ce que les autres disent franchement. C'était l'idée d'avoir part à cette immense succession, qui lui conservait du crédit sur les parens qu'elle avait à la cour, quoiqu'elle n'y eût aucune autre consi-

dération. Ainsi, l'argent couvre les vices et tient lieu de vertu, disais-je en parlant de la marquise à l'abbé Dervaux, qui était venu pour nous faire ses adieux. Je ne sais, me dit-il, si ces messieurs sont bien instruits des anciennes erreurs de madame d'Erlac; il y a si long-temps, que ses torts devraient être oubliés, si elle en a eus. Je ne connais que sa réputation de haute piété; mais, sans entrer dans aucun détail sur sa conduite passée, qui ne me regarde point, je vais répondre avec Boileau à ce que vous dites :

Quiconque est riche est tout ; sans sagesse il est sage.

que cette considération, que les richesses acquièrent à ceux qui les possèdent, ne tient pas précisément

à l'argent, mais parce qu'elles sont un moyen de montrer des qualités que la misère anéantit. Un homme riche a presque toujours une maison bien tenue; la propreté, l'ordre y régnent, du moins en apparence; il répand autour de lui une partie de sa fortune. Il est impossible qu'il en jouisse seul; il fait travailler, et paye bien. Comment ceux qui vivent à ses dépens, ne le considéreraient-ils pas? Il a une bonne table, et ce n'est pas pour lui seul. Ses convives, quand ils sont chez lui, sont aussi riches que lui. Donc, il est impossible qu'ils n'éprouvent pas à son égard un sentiment de bienveillance. Otez à cet homme ses immenses richesses; il a un logement mal tenu, qui fait éprouver en y entrant un sentiment pénible. Il ne fait travailler personne; et s'il

y est forcé, il paye mal : c'est le même homme, mais l'un est utile, et l'autre est à charge. Et quelque philosophie que l'on ait, on se défend difficilement de l'influence de l'or, contre lequel on se récrie en vain. J'aime à me promener dans un pays gras et fertile, et je fuis ces sites dépouillés de verdure, qui ne promettent rien aux soins du laboureur. Ce n'est pas mon ami, ajoutait-il, que je vous engage à n'accorder, comme la multitude, votre estime qu'à l'opulence; j'ai seulement voulu vous faire sentir la raison de cette considération, qui souvent est si peu méritée par celui qui la reçoit, mais qui a des motifs réels, qu'au premier coup d'œil on n'aperçoit pas. N'en recherchez pas moins les talens, même sous les livrées de la misère; mais soyez certain que vous

ne leur rendrez leur éclat, qu'en aidant ceux qui en sont doués à sortir de ce triste état où l'on peut penser, dire, écrire même de bonnes choses ; mais où il est presque impossible d'en faire. Voilà, mon cher Alfred, le plus grand tort des gens riches ; c'est qu'ils ne savent rien sacrifier pour tirer de peine des hommes qui, dans une situation différente, seraient infiniment utiles ; car, comme le disait un auteur assez célèbre : *Que de talens enfouis par la misère*. On vint m'avertir que ma mère m'attendait pour monter en voiture. Je quittai mon cher abbé en lui promettant d'engager ma mère à ne pas être longtemps à la campagne.

CHAPITRE V.

D'Erlac est à cinq lieues de Bordeaux, sur la rive droite de la Garonne. Nous fîmes ce trajet en deux heures, et nous arrivâmes avant la grande chaleur chez la marquise, qui, étant plus malade que de coutume, était encore dans son lit. Dès qu'elle entendit notre voiture, elle donna ordre que l'on nous fît entrer. Ah! c'est vous, ma chère amie : vous me trouvez avec un rhume affreux; ce sont les suites du carême. — Vous devriez, ma chère marquise, vous ménager davantage ; vous êtes si précieuse à vos amis. — Eh! à quoi suis-je

bonne à présent, mes infirmités. . . . D'ailleurs, il faut bien faire quelque chose pour Dieu, donner l'exemple. Les hommes sont si éloignés des vrais principes, que si ceux qui, par leur rang, sont destinés par la divine Providence à servir de modèle, ne se montraient pas exacts à suivre les lois de l'Église, les autres s'en dispenseraient. A propos, je n'ai plus Sophie à mon service; je l'ai surprise lisant un roman. J'ai ici une petite-nièce que j'ai prise par humanité, parce que son père a six enfans. Je ne veux pas qu'elle entende seulement nommer le titre d'un de ces livres qui perdent la jeunesse; et la marquise fit un profond soupir, qui venait sûrement de souvenir. — Pour moi, je l'avais écouté avec une grande attention, lorsqu'elle avait parlé de sa pe-

tite-nièce, et je brûlais de désir de la voir. C'est donc, reprit ma mère, la fille de madame de Souvré. — Non, c'est la petite-fille de ma sœur, qui avait fait un assez sot mariage ; non pas du côté de la naissance, la maison d'Origny est ancienne, mais sans aucune illustration de ces gentilshommes qui, parce qu'ils datent de la croisade, s'imaginent être ce qu'il y a de plus important au monde. J'aime beaucoup la réponse que fit une femme qui avait de l'esprit comme un ange, à quelqu'un qui se vantait que, depuis quatre cents ans, ses pères n'avaient jamais été que capitaines ou lieutenans-colonels. — Savez-vous ce que cela signifie, lui dit-elle, c'est que vous avez tous été, de père en fils, bien médiocres. Mon cher beau-frère, le comte d'Érigny, était précisément

de la même trempe. Monsieur d'Erlac a fait l'impossible pour le tirer de son inertie, il n'a pu en venir à bout ; il est mort capitaine de cavalerie et chevalier de Saint-Louis. Comme c'est brillant ! Il a laissé un fils encore plus imbécile que lui; car, au moins, mon beau-frère n'a eu qu'un enfant, au lieu que mon très-cher neveu est à son sixième, sans ce qu'il en viendra encore ; je me suis chargée de l'aînée, qui n'est pas mal ; elle est encore gauche ; c'est une grande charge qu'une fille de quinze ans. — Quinze ans, me dis-je en moi-même, le joli âge ! — Je conviens, ma chère marquise, que c'est une tâche bien pénible; mais qui est plus capable que vous de la remplir ? — Rien de si difficile. Il faut qu'elle ait les grâces, l'usage de la société, et qu'elle con-

serve son innocence. Enfin, il faut en convenir, on est sans cesse en contradiction avec soi-même. Vous êtes bien heureuse, ma petite, vous n'avez qu'un fils, c'est bien moins embarrassant. Il est bien, Alfred ! Je fis une inclination de tête. Il a même l'air noble ; il ressemble à votre père. C'est fort heureux, car c'est toujours ce qu'il y a de désagréable des mésalliances ; c'est qu'on se trouve avoir des enfans qui tiennent de race. —Piqué jusqu'au vif d'un propos aussi insolent, je lui dis que je serais parfaitement heureux d'avoir les vertus de mes pères, et que je ne rougissais pas plus d'eux, que je ne me glorifiais d'être descendant de plusieurs officiers généraux par ma mère ; l'un et l'autre n'étant qu'un effet du hasard, nos qualités personnelles nous ap-

CABINET DE LECTURE DE Mme BOUQUEROT

partenant seules. La bonne dame parut embarrassée, et changea de conversation.

On apporta le déjeûner et la nièce ne parut pas, mais bien le directeur de madame : c'était le pasteur d'une terre que la marquise avait habitée avant qu'elle se fût fixée à d'Erlac. Elle lui avait fait quitter sa cure, pour venir être son aumônier : cet homme me parut très-désagréable. Des sourcils noirs et hérissés ombrageaient ses yeux, qu'à peine on apercevait ; sa figure enflammée n'avait d'autre expression que celle de la mauvaise humeur ; ses manières étaient brusques, et toute son habitude paraissait celle d'un grossier personnage. La marquise lui demanda de ses nouvelles avec la plus grande affection; il répondit à peine. Ma mère le salua à

mon gré avec beaucoup trop de politesse, et elle n'en eut qu'une simple révérence. Pour moi, il me toisa de la tête aux pieds, et espéra me faire baisser les yeux; ce que ni lui ni d'autres ne pourraient faire. Je parle des hommes; car, je l'avoue, les regards d'une belle femme m'intimidaient au point que je ne savais ce que je devenais.

On servit. L'abbé Lebrun trouva le café trouble et pas assez chaud. — Depuis que vous avez renvoyé Sophie, c'est un supplice de déjeûner; car tout est détestable. — Angélique apprendra à le faire aussi bon. — Je ne crois pas. — J'ai la manie, dit la marquise à ma mère, de faire faire mon café par une de mes femmes. — Vous feriez mieux d'en charger Louis. — Si vous croyez l'abbé qu'il le fasse

mieux, je l'en chargerai dorénavant; mais voulez-vous qu'on en fasse d'autre. — Ce serait bien fait, car il m'est impossible de prendre celui-là. Il faut noter qu'il était excellent. Ma mère eut la faiblesse de ne pas prendre le sien. Pour moi, l'eussé-je trouvé mauvais, je l'aurais pris, quand ce n'eût été que pour être d'un avis opposé à l'abbé. Je m'en trouvai bien; car il fallut un quart-d'heure pour qu'on en apportât de nouveau, que l'abbé ne trouva pas mauvais, et ma mère dit qu'il y avait une extrême différence. Je vis le maître-d'hôtel rire sous cape, et je pensai avec raison que c'était le même. Est-ce que vous ne vous leverez pas aujourd'hui, dit le directeur à sa pénitente? — Je souffre encore beaucoup. — La paresse vous retient au lit plus que la

douleur. — Je l'avoue, c'est mon péché mignon. — Ne plaisantez pas, c'en est un très-grand. Allons, allons, il faut un peu de courage. Qui ne sait pas souffrir de petits maux, en éprouvera d'éternels et d'insupportables.

Enfin, l'ennuyeux déjeûner finit, et nous laissâmes madame d'Erlac se mettre sur sa chaise longue. Je descendis avec ma mère dans le parc, qui est de la plus grande beauté. Nous admirions un canal; ses bords étaient plantés de saules dont la douce verdure se reflétait dans le cristal des eaux, quand je m'écriai : Qui vient-là?.....

Au bout de la route que nous avions prise, je venais d'apercevoir une jeune personne dont je ne distinguais pas les traits, mais dont l'élégance de la taille et la manière de marcher m'enchan-

tèrent. C'est, selon toute apparence, reprit ma mère, mademoiselle d'Érigny. — Elle me paraît charmante. — Voilà bien nos jeunes gens; tu ne peux pas encore distinguer si elle est blonde ou brune, et tu en es déjà émerveillé. — Il est impossible avec cette tournure, de n'être pas faite pour plaire. Comme nous étions dans la même allée, et que nous venions l'un au-devant de l'autre, je fus bientôt à portée de distinguer les traits les plus réguliers que j'aie vus de ma vie. Eh bien! dis-je à ma mère dans l'extase où j'étais : m'étais-je trompé; avez-vous rien vu de plus beau? — Elle est très-jolie! — Jolie! oh! c'est une figure céleste. Je n'en pus dire davantage; nous étions déjà près d'elle. Elle s'arrêta avec une sorte d'embarras, qui me donna le temps de la fixer. Mais

comment dépeindrais-je les charmes que je découvris à cet instant.

Figurez-vous une taille de nymphe, des cheveux blonds, ni fades ni ardens ; mais cette belle couleur dorée, qui a des reflets où se jouent l'ombre et la lumière ; cette teinte de cheveux est bien plus rare qu'on ne le croit : ses sourcils étaient noirs, ainsi que ses cils, et, lorsque ses yeux étaient baissés, ils faisaient un contraste charmant avec la blancheur de sa peau ; son nez était fin, et assez élevé, ce qui donnait à sa physionomie beaucoup de noblesse ; mais, ce qui paraissait être l'ouvrage de l'amour, c'était sa bouche ; si elle avait un défaut, c'était d'être trop petite : mais, comme elle souriait assez souvent, elle devenait d'une grandeur proportionnée avec ses yeux, qui étaient

grands ; et du plus beau bleu. Voilà, ce que le premier coup d'œil me fit apercevoir ; c'en était bien assez pour tourner ma pauvre tête. Mais, quand elle ouvrit la bouche pour répondre à ma mère, qui lui demanda si elle n'était pas mademoiselle d'Erigny, et que je vis deux rangs de perles, dont la blancheur rendait plus brillant encore le corail de ses lèvres, que j'entendis le son de sa voix, le plus doux et le plus sonore, ma raison acheva de s'égarer ; et je ne doute pas que, si elle eût daigné jeter les yeux sur moi, elle ne m'eût pris pour un fou, tant ma physionomie devait peindre le désordre de mon âme.

Que la pensée est prompte ; je la voyais pour la première fois, et déjà mille flatteuses chimères vinrent s'of-

frir à mon esprit; elle est pauvre, je suis riche; je l'épouserai et je réparerai le seul tort que lui ait fait le destin: mon père ne s'y opposera pas; ce mariage est absolument semblable à celui qu'il a fait, ainsi j'aurai son consentement; mais, aurais-je celui de mademoiselle d'Erigny ? Si elle a les mêmes préjugés que sa tante, je ne le pense pas. Sa figure est si douce, si touchante; il est impossible que l'orgueil règne dans son âme. Enfin, je me dis tout cela en un seul instant, et ma mère avait eu à peine celui de l'assurer du plaisir qu'elle avait de faire connaissance avec elle, et de lui demander s'il y avait long-temps qu'elle était à d'Erlac. — Un mois, madame. — Comptez-vous y rester long-temps ? — Je ne dispose point de moi; mon père a voulu que

je vinsse chez madame d'Erlac, j'y resterai tant qu'il l'exigera. — Est-ce que vous ne vous plaisez pas ici? — Je dois, madame, me plaire partout où il convient à mon père que j'habite. — Madame d'Erlac a beaucoup d'esprit, elle vous aime. — Je serais trop heureuse si je méritais ses bontés. Mais, élevée dans une province éloignée, j'ai peu d'idée des usages du grand monde, où madame d'Erlac a passé sa vie. — Il vous sera facile, mademoiselle, d'acquérir ces riens, auxquels on attache plus de prix qu'ils ne valent, mais, que je ne vois que trop décider l'opinion. — Je n'avais osé placer encore un mot; je marchais à côté de ma mère, qui était entre moi et mademoiselle d'Erigny. Cependant, je ne pus pas garder plus long-temps le silence. L'opinion, mademoiselle,

ne conduit que les imbéciles ; il n'y a d'opinion réelle, que celle que l'on se forme soi-même par la connaissance parfaite de l'objet dont on s'occupe : et qui peut-être plus sûre que vous qu'elle soit en votre faveur. — Eh ! mon Dieu, monsieur, vous jugez bien vite. — Je juge sainement, parce que je ne suis influencé par aucuns préjugés. Je vous trouverais aussi belle, aussi aimable, mademoiselle, quand vous ne seriez qu'une simple bergère ; mais vous, vous pensez peut-être bien différemment, vous croyez peut-être que le fils d'un bourgeois.... — Eh ! mon Dieu, mon fils, a qui en as-tu aujourd'hui ? A quoi bon tout ce que tu nous dis-là ? — Ma mère, j'ai mes raisons pour savoir si mademoiselle partage les opinions de madame sa tante. — Mademoiselle,

comme une fille bien née, doit avoir les mêmes sentimens que sa respectable parente. — Malheureusement, madame, cela n'arrive pas toujours, et, bien sûrement, c'est moi qui ait tort. — Non, mademoiselle, reprisje avec toute la pétulance de mon âge et de ma très-mauvaise tête; non, mademoiselle, vous n'avez pas le moindre tort, c'est impossible. — Jamais je n'en ai de volontaire, j'évite au contraire avec soin tout ce qui peut m'en donner; j'étudie les goûts, les opinions, les principes de ma tante, afin de ne jamais les contrarier; mais, il est tant de choses que j'ignore, qu'il m'arrive quelquefois de me tromper. — Avec tant de douceur, dit ma mère, et de docilité, mademoiselle, il est bien facile d'acquérir cet esprit du monde, qui n'est que comme le vernis que

l'on pose sur les tableaux pour en faire ressortir les beautés. Il en est ainsi de l'esprit naturel, celui du monde le fait valoir. — En ôte quelquefois le plus grand charme, reprisje; cette *fraîcheté d'idée*, comme dit Montaigne. Ah! Mademoiselle, soyez vous-même, ne cherchez point à imiter ce qui ne vous vaut pas. — Tu as aujourd'hui, mon cher fils, le ton le plus tranchant; et tu ne donneras pas à mademoiselle trop bonne opinion de ton caractère. — Ah! si mademoiselle pouvait pénétrer le motif qui me force à m'expliquer ainsi, si elle savait que, froissé par l'orgueil, mon cœur craint... — Finis, mon cher Alfred, tu n'as pas le sens commun. Il est en colère contre madame votre tante, parce qu'elle a trouvé qu'il ressemblait à mon père, et cette ressemblance

n'avait rien de désagréable ; mon père était un des beaux hommes de la cour, et monsieur se fâche. — Il est aisé, ma mère, quand on a autant d'esprit que vous, de tourner un pauvre diable en ridicule, de persuader qu'il n'a pas le sens commun. Il n'était pas question d'être mieux ou plus mal, et vous savez très-bien, madame, ce qui m'a fâché et qui me fâchera toujours, toutes les fois qu'on se permettra de semblables propos. — Voyez comme il devient rouge: il est très-patient mon cher fils; je suis bien aise, mademoiselle, de vous en prévenir. — Mais, en vérité, ma mère, je ne sais qui vous porte à faire ainsi mon panégyrique : puis-je au moins espérer, mademoiselle, que vous ne me jugerez pas entièrement sur les mauvaises plaisanteries

de madame de Moncy, et que vous jugerez par vous-même si le portrait que ma mère fait de moi est ressemblant. Comme on arrivait au perron, où plusieurs personnes se trouvaient, la conversation en resta-là.

Méline, car c'est ainsi que se nommait mademoiselle d'Érigny, me trouva un genre d'esprit original qui lui plut. Elle ne voyait auprès de sa tante que de bas flatteurs, si on en excepte l'aumônier; mais lui, c'était l'excès contraire : il n'avait aucune politesse. Il se prévalait de l'extrême confiance que madame d'Erlac avait en lui pour la tyranniser, et, par contre-coup, tout ce qui l'entourait. Ennemi des plaisirs les plus innocens, il les bannissait sans pitié; aussi, le château d'Erlac était le lieu le plus ennuyeux qu'on pût imaginer.

La bibliothèque était soigneusement fermée par l'abbé, qui n'en laissait pas sortir un volume, et qui les aurait bien volontiers condamnés au feu, s'il en avait cru son zèle. Il prétendait que la science était la source de la perte des humains ; que l'ignorance leur convenait seule, et que si ceux qui gouvernent entendaient leurs intérêts et ceux de leur peuple, ils défendraient qu'on apprît à lire à tous les enfans de ceux qui ne pourraient justifier avoir 3000 liv. de rentes foncières. Alors, on ne verrait pas la multitude abuser de ce qu'ils trouvent dans les livres. Il semblait que cet homme eût pris à tâche de ramener les humains au dixième siècle. La musique ne lui paraissait pas meilleure ; elle rendait plus faible contre les tentations de l'esprit de té-

nèbres, et il gémissait de voir employer dans les églises cette invention du diable. On avait beau lui dire que l'on avait toujours célébré les chants des anges, il n'en tenait compte qu'au fidèle disciple de Saint-François, dont il avait porté quelque temps l'habit; il eût voulu que l'on ne fît que psalmodier. Si par hasard l'aimable Méline faisait entendre sa voix touchante, et qu'elle chantât quelques-unes de ces romances qui peignent le sentiment ou les charmes de la nature, il lui faisait une réprimande sévère, comme si elle avait fait un grand crime. La danse était bannie bien plus impitoyablement. Il n'y avait que la table et la chasse qu'il permettait, parce que c'étaient les seuls plaisirs dont il jouissait, et que madame d'Erlac partageait avec lui et ses en-

nuyeux voisins, nobles campagnards, qui trouvaient que courir le cerf tout le jour, et trouver le soir un excellent souper, était le bonheur suprême. Mais quelle vie pour une jeune personne qui ne chassait point, et à qui la bonne chère était plus qu'indifférente. Aussi la société de madame de Moncy enchantait Méline. Ma mère, dont le ton n'était nullement d'accord avec celui de l'abbé et des autres convives, plaisait néanmoins à madame d'Erlac. Celle-ci avait autrefois vécu à la cour, et ses infirmités seules l'avaient décidée à se fixer dans sa terre, d'où l'insupportable aumônier avait banni tous les gens aimables de Bordeaux. Elle avait de l'esprit et il était cultivé; celui de ma mère avait de la finesse et beaucoup d'agrémens; ses réparties étaient

vives; elle savait plaire sans le talent dangereux de la satire. Enfin, comme je l'ai déjà dit, c'était une femme charmante : madame d'Erlac la trouvait telle, et Méline encore plus. Ma mère, qui aimait naturellement les jeunes personnes, lui fit mille amitiés, et s'apercevant qu'elle me plaisait, ce fut une raison de plus pour qu'elle s'en occupât.

Méline qui, depuis qu'elle avait quitté sa mère, n'avait reçu aucune marque d'affection, se livra, avec toute la franchise de son âge, à celle que ma mère lui témoignait. Madame d'Erlac ne s'y opposa pas; car, malgré sa haine pour la bourgeoisie, elle voyait qu'un fils unique, dont le père avait quinze cents mille francs de bien, était un excellent mariage pour la fille d'un pauvre gentilhomme, père

de six enfans ; ainsi, sans que je m'en doutasse, tout concourait à l'exécution de mes désirs ; mais je n'en étais pas moins très-malheureux, parce qu'en adorant Méline, je ne voyais de tous côtés que des obstacles insurmontables ; et mon imagination, troublée par l'excès de mon amour, se créait des fantômes pour les combattre. Le premier, et le plus terrible de tous, était que Méline ne m'aimait point. Que dis-je ! qu'elle avait de l'antipathie pour moi. Je prenais sa réserve pour de la haine ; elle ne parlait jamais qu'à ma mère ; elle ne paraissait occupée que d'elle, et je n'avais pas l'esprit de penser que, si elle m'eût haï, ma mère lui eût été plus qu'indifférente. Quant à la vieille marquise, j'avais tellement sur le cœur ce qu'elle avait dit de la caste plé-

bélenne, que je ne pouvais croire qu'elle consentirait à me donner sa charmante nièce.

Cependant, ce n'était pas là ce qui m'affligeait le plus, parce que je me disais : elle ne dépend de sa tante, qu'autant que ses parens espèrent qu'elle la dotera richement. Avec la fortune de mon père, elle n'aura pas besoin de celle de la marquise. Il ne s'agirait donc, si Méline n'était pas insensible à mon amour, que de gagner l'affection de ses parens, et je me flattai d'y réussir ; il n'en était pas de même de Méline.

CHAPITRE VI.

Il y avait déjà un mois que nous étions à d'Erlac, et je ne voyais qu'avec effroi, qu'avant peu nous retournerions à Bordeaux. Encore, si j'avais pu acquérir la moindre certitude que mes soins ne déplaisaient pas à Méline, j'aurais pu supporter une absence momentanée, et mettre à profit mon séjour à la ville, pour mériter les bontés de monsieur et madame d'Erigny, dont la ferme, que l'on appelait château, n'était qu'à une demi-lieue de Bordeaux. Mais, partir sans savoir si je ne l'offenserais pas en cherchant à l'obtenir, voilà ce qui me désespérait.

La veille du jour où nous devions retourner auprès de mon père, ma mère me dit : Il me paraît, Alfred, que tu ne t'ennuies pas autant ici que tu l'avais cru? — M'ennuyer..... Oh ! ma mère, pourrait-on s'ennuyer..... partout où vous êtes? — C'est extrêmement aimable, mon ami; mais, lorsque tu me disais en arrivant, que huit minutes te paraissaient déjà trop longues, j'étais avec toi. — C'était le premier abord : les chiens, les perroquets m'avaient étourdi; l'abbé déplu. — Mais, tout cela subsiste encore; les chiens aboient pour peu que l'on remue, les perroquets crient, et l'abbé n'est ni mieux élevé, ni moins maussade : rien pour moi de tout cela n'est changé. Aussi, je me fais un grand plaisir de retourner demain à Bordeaux; à moins que toutefois tu ne

veuille encore rester un mois, comme la marquise m'y engage; alors j'enverrais aujourd'hui Clément en prévenir ton père.

On se doute bien que je fus de cet avis; et me voilà encore pour un mois auprès de Méline, en qui je découvrais à chaque instant de nouvelles qualités; aussi, mon amour croissait sans cesse, et lorsque je croyais ne pouvoir rien aimer aussi tendrement que je l'aimais, je l'aimais encore plus le lendemain que la veille. La marquise, comme je l'ai su, s'en apercevait à merveille, en plaisantait avec ma mère, que cet amour charmait. Elle ne l'avait jamais connu, ce sentiment vainqueur de tous les autres; qui ne peut être comparé à aucun; qui fait le charme et le tourment de l'âme, mais dont l'absence laisse

le cœur dans un vide insupportable. Ma mère, mariée au gré de ses parens, qui ne l'avaient pas seulement consultée, s'était trouvée unie avant quinze ans, à un homme de quarante ans, qui l'aimait éperduement, mais dont elle ne partageait pas l'ivresse. Elle remplit ses devoirs avec une extrême exactitude, fut bonne épouse, bonne mère, mais ne fut point amante. Cependant, elle se faisait de l'amour la plus douce idée; elle regrettait de n'en pas avoir eu pour un mari qu'elle estimait; pour qui elle avait même un sincère attachement, mais ce n'était point de l'amour. Fidèle à ses devoirs, elle avait renoncé à connaître jamais le charme de ce dangereux sentiment. Elle ne put cependant être insensible au plaisir d'en saisir les nuances délicates dans le cœur de son

fils, sans qu'il pût s'en douter, car ce ne fut que bien long-temps après, que j'ai su ce que je rapporte ici : elle savait, car les femmes devinent en amour tout ce que l'on ne leur apprend pas ; elle savait, dis-je, que l'amour tire sa force des contrariétés qu'il éprouve ; elle savait aussi que la vivacité de ce sentiment en fait le charme : elle se promit donc de ne pas paraître s'apercevoir de mon amour pour Méline, et de jeter même dans les conversations que nous avions ensemble, de ces traits qui paraissaient, sans rien dire de positif, éloigner tout espoir de mariage : elle n'y manquait jamais, ce qui me causait beaucoup d'inquiétude et de chagrin ; mais je n'osais m'expliquer avec elle. Mon respect pour la meilleure des mères, me faisait craindre de compromettre

son autorité ; car, si elle m'eût défendu de penser à Méline, je sentais bien que je lui eusse désobéi. J'évitais donc avec soin ces conversations. Celles que j'avais avec mademoiselle d'Erigny, n'avançaient pas beaucoup mes espérances. Avec sa douce naïveté, elle avait un art infini pour éluder toutes mes questions; ses yeux étaient presque toujours baissés. Mais, de quel feu ils embrasaient mon cœur quand ils se levaient et que les miens les rencontraient ; alors je risquais quelques mots, où je peignais mon amour ; mais on ne répondait rien. Ma mère, qui en savait beaucoup plus que moi sur les dispositions de madame d'Erlac à mon égard, ne partageait pas mes inquiétudes, et formait des projets délicieux pour mon avenir. Et qui sait mieux que moi,

combien elle voulait qu'il fût heureux: rien n'était au gré de ses souhaits; elle eût voulu me mettre sur la tête la première couronne de l'Europe, si elle n'avait pas été persuadée qu'une couronne est loin de faire le bonheur. Cependant, excepté ce désir, il n'était aucune jouissance humaine qu'elle n'eût achetée au prix de sa vie pour me la procurer. Bonne, mille fois trop bonne mère! pourquoi le Ciel n'a-t-il pas exaucé tes vœux, ou pourquoi t'a-t-il permis d'en former qui ont attiré sur moi tant de douleurs?

J'étais bien d'accord avec Eléonore sans le savoir, et je me faisais, ainsi qu'elle, le tableau de ma félicité avec Méline. Mais, comment m'assurer si cette dernière voudrait la partager; elle éludait, comme je l'ai dit, tout

ce qui pouvait tendre à me laisser pénétrer ses sentimens.

Un soir que la marquise, un peu moins tourmentée de son catarrhe que le jour où nous étions arrivés, avait risqué de descendre dans le parc, en donnant le bras à l'abbé et s'appuyant sur celui de ma mère : Méline marchait quelques pas en avant, suivie des deux chiens de sa tante, un de ses perroquets sur l'épaule; je m'étais chargé de l'autre, car la marquise ne quittait jamais son appartement sans que ces quatre animaux ne l'accompagnassent. On sait que l'oiseau parleur, malgré son bec crochu et ses inclinations tant soit peu carnassières, a malgré cela des rapports avec la tourterelle; la forme et le nombre de ses œufs, mais surtout ses constans amours, lui ont valu l'honneur d'être de la famille

de l'oiseau de Vénus : ce fut donc pour moi un prétexte. Les deux perroquets *s'aimaient d'amour tendre.* Ils sont heureux, dis-je à Méline ; ils s'aiment ; ils ont traversé les mers, et n'ont point été séparés : voyez comme ils s'appellent. Effectivement, les deux oiseaux semblaient employer le don de la parole, moins comme imitation que comme un moyen plus sûr de se communiquer leurs désirs ; ils se donnaient chacun le nom que leur maîtresse leur avait appris, et allongeant le cou, et levant leurs pates, on eût dit qu'ils étaient prêts à se la serrer affectueusement comme de tendres époux. Voyez, voyez, lui disais-je, ils voudraient être près l'un de l'autre, comme on les voit toujours sur leur bâton. Ah ! ils ont raison, on n'est bien qu'auprès de ce que l'on aime.

Mais, pour que ce sentiment soit heureux, ajoutai-je, il faut qu'il soit partagé. Ces oiseaux sont certains d'un sentiment réciproque; mais que ne doit pas souffrir un cœur passionné, quand il ne sait pas même si son sentiment n'offense point l'objet qu'il adore: imaginez-vous, mademoiselle, quel doit être son tourment. — Je n'imagine rien, n'ayant jamais eu la plus légère idée d'un sentiment qui, selon M. l'abbé Lebrun, offense Dieu, et que d'ailleurs je ne dois pas me permettre, puisque, bien sûrement, je ne me marierai jamais. — Quelle idée, mademoiselle, et qui peut vous la donner? — Ma pauvreté, celle de mes parens; qui me voit ici, près de ma tante, environnée de ce qui annonce de la fortune, me croit destinée à en avoir; mais c'est à Blari qu'il faut aller pour connaître vraiment

notre position. Figurez-vous, monsieur, un vieux corps de ferme dont presque tous les bâtimens sont couverts en chaume, et dont la plupart des murs sont, ou moitié renversés ou étayés, et ces bâtimens contiennent toute notre fortune, qui consiste en une basse-cour assez nombreuse, que les soins constans de ma mère et de mes sœurs font prospérer; mais aussi, quelle vie, que de peines! Mon père et mes frères cultivent un grand verger, dont la vente des fruits est indispensable pour notre existence. Ma tante avait promis à ma mère de lui donner cinquante louis, pour subvenir à des dépenses indispensables; mais elle paraît avoir changé d'idée. Je formai aussitôt un projet, que j'exécutai plus tard. Méline continuait à me faire un triste détail de l'intérieur de sa famille, et il ne faut pas ima-

giner que ce fut indiscrétion, inconséquence de sa part. Mais, comme elle avait cru apercevoir que je l'aimais, elle avait pensé que la délicatesse l'obligeait de me faire un tableau fidèle de la pauvreté de sa famille, afin qu'il m'ôtât tout désir de m'unir à elle ; ou au moins, si je persistais dans ce dessein, être bien assuré que ce ne serait que par une volonté ferme, que l'amour seul pouvait donner. Je pénétrai son intention, et j'en conçus la plus douce espérance. — Or, mademoiselle, lui dis-je quand elle eut fini de parler, que tout ce que vous dites me donne de respect pour vos parens. Qu'y a-t-il de plus touchant qu'une grande famille de gens bien nés, qui ne se laissent point abattre par le malheur, subjuguer par les préjugés, et qui surmontent la mau-

vaise fortune par le travail et l'économie. Heureux l'homme qui prendra une femme parmi les filles de cette famille ! il n'aura point à craindre avec elle les revers de fortune ; elle sera toujours en état de les braver, sans manquer à l'honneur et même à la délicatesse. Méline fut enchantée de m'entendre expliquer ainsi sur ses parens ; elle ne réfléchit pas qu'un amant ne pouvait parler autrement, et ma bonne foi eut à ses yeux tout le mérite qu'elle devait avoir. La promenade de la marquise ne se prolongea pas davantage ; mais nous nous étions entendus, et je brûlais d'impatience de faire part à ma mère du projet que j'avais conçu, et que j'ai déjà indiqué ; je n'étais donc pas fâché de rentrer, pour pouvoir en instruire madame de Moncy.

CHAPITRE VII.

MADAME la marquise d'Erlac se retirait tous les jours une heure dans son appartement, après sa promenade ou sa partie de trictrac, et alors chacun était libre de faire ce qui lui plaisait. Ordinairement, moi qui trouvais que je n'étais jamais assez avec Méline, je restais dans le salon; et pendant qu'elle se mettait à son métier, j'allais m'asseoir à l'autre bout du salon, en face d'elle, ne perdant aucun de ses mouvemens, et m'enivrant d'un sentiment qui était devenu l'unique affaire de ma vie. Madame de Moncy ne fut donc pas peu surprise quand je la priai de monter dans son appar-

tement, où j'avais quelque chose à lui dire. Elle s'y rendit. Alors, je lui racontai, avec tout l'intérêt du sentiment, ce que je venais d'entendre, et j'ajoutai : Ma mère ! souffrirez-vous que des êtres si vertueux, dont le courage surpasse l'adversité, souffrent des privations journalières, parce que leur vieille parente n'a pas de mémoire ou peu de sensibilité ? N'y a-t-il donc aucun moyen de leur faire parvenir, non cinquante louis, dont ils ont besoin, mais cent, mais deux cents, afin qu'ils ne manquent de rien ? — Eh ! comment veux-tu, mon ami, leur offrir cet argent sans blesser leur délicatesse ? — En disant que c'est la marquise qui vous l'a remis pour eux. — Ils l'en remercieraient ; tout se découvrirait, et alors ils seraient offensés. Comme j'approuve infiniment

ton désir, je trouverai quelque autre moyen ; celui, par exemple, d'une feinte restitution. L'abbé Dervaux, ton ancien précepteur, pourrait se rendre à Blari, leur remettre cent louis, comme leur ayant été donnés par quelqu'un qui leur doit, et qui ne veut pas se faire connaître. En vérité, tous les gens riches ne doivent-ils pas aux infortunés? Ne sommes-nous pas des frères qui nous sommes emparés de l'héritage des enfans du même père ; et ce que nous leur donnons, pour les aider dans leur besoin, n'est-ce pas une véritable restitution?

Je sautai au cou de ma mère avec la plus vive tendresse. J'étais fâché qu'elle se fût engagée à passer jusqu'à la fin du mois à d'Erlac ; il me semblait que quitter Méline pour venir au secours de ses parens, était lui

donner une preuve d'amour plus touchante que d'être près d'elle. Il n'y avait malheureusement aucun moyen de revenir sur la parole donnée; il fallut me résoudre à attendre la fin du mois, et nous n'étions encore qu'au dix-sept. Cependant, bien sûr que le projet de ma mère s'accomplirait, du zèle, de l'intelligence, du plaisir que mon bon abbé Dervaux aurait à le remplir, je modérai mon impatience, et ne m'occupai plus, le reste du voyage, qu'à profiter du bonheur que je goûtais près de ma bien-aimée, qui semblait me regarder avec une douce bienveillance, depuis les confidences qu'elle m'avait faites sur sa famille. Madame d'Erlac, selon toute apparence, avait fait part à l'abbé du projet qu'elle avait de m'unir à sa nièce. Il paraissait plus poli avec ma mère,

moins âpre avec moi, et je ne cherchai point à m'en faire un ennemi; ainsi, nous vivions en assez bonne intelligence.

Ma mère avait reçu une lettre de mon père. Il avait consenti à la prolongation de notre séjour à d'Erlac; mais il la suppliait de ne pas passer le nouveau terme qu'elle avait fixé pour son retour. Il fut décidé que nous partirions le samedi suivant, comme il avait été dit. Je crus devoir demander à Méline ses ordres pour madame sa mère, et si elle me permettrait d'aller à Blari donner de ses nouvelles à mesdemoiselles ses sœurs. Méline rougit. Je vis avec chagrin que je l'avais embarrassée; qu'elle craignait que ses parens ne fussent fâchés qu'un étranger vît de trop près leur pauvreté. Elle se remit, et trouva

le moyen de concilier le désir qu'elle avait que je visse sa mère, de pouvoir lui écrire confidemment. Dans la crainte que la simplicité de leur toilette ne les embarrassât : N'y allez que le dimanche, reprit-elle; toute la semaine, on est trop occupé : je vous donnerai une lettre pour ma mère.

Cette confiance me charma. J'avais parfaitement entendu ce qui l'inquiétait; et j'étais si sûr, en retardant ma visite de huit jours, de trouver la famille décemment vêtue, que je me chargeai sans crainte de la lettre. Elle sera remise, lui dis-je, de demain en huit. Elle avait attendu que madame de Moncy fut en tiers pour me la remettre. Ce fut à elle qu'elle expliqua les raisons qui l'avaient engagée à profiter de l'offre que je lui avais fait de me charger de ses dépêches pour

sa famille. Ma mère l'assura qu'elle les remettrait elle-même à madame d'Érigny, avec qui elle serait charmée de faire connaissance. Ma mère, reprit mademoiselle d'Érigny, était belle, aimable, faite pour vivre dans le monde, dont elle eût été l'ornement. Elle a tout sacrifié à l'amour qu'elle avait pour ses devoirs, et elle n'est plus qu'une bonne mère de famille pour qui ne la voit qu'en passant; car j'ai entendu dire, même à ma tante, qu'elle n'avait rien perdu des agrémens de l'esprit. Je crois donc, madame, que vous la verrez avec intérêt; mais il ne faut aller chercher à Blari que des vertus et des cœurs sensibles. Et que peut-on trouver de mieux, dit ma mère. L'abbé entra, ma mère se hâta de mettre la lettre de Méline dans sa poche. L'abbé ne

la vit pas, et venait seulement avertir ma mère que madame d'Erlac la priait de passer dans son appartement, où elle voulait causer avec elle. On pense bien que l'abbé resta jusqu'à ce que quelques amis de la marquise, qui étaient arrivés de la veille, fussent descendus dans le salon. Cependant, j'étais très-inquiet de ce que madame d'Erlac avait de si important à confier à ma mère. Je me flattais aussi que Méline partageait mon inquiétude: Je la voyais tourner la tête avec vivacité toutes les fois qu'on ouvrait la porte, pour voir si c'était ma mère. Enfin, au bout d'une heure, madame de Moncy me fit dire, par le valet-de-chambre de la marquise, de venir la trouver dans la chambre de madame d'Erlac.

Je jetai un coup d'œil sur Méline,

et je la vis rougir. Pour moi, la plus brillante chimère se présenta à mon imagination, et je crus qu'il ne s'agissait pas moins que de me nommer l'heureux époux de Méline ; ne faisant pas réflexion qu'il manquait seulement, pour remplir le vœu de mon cœur, mon père, et les parens de mademoiselle d'Érigny. N'importe, j'arrivai plein de confiance.

Quelle fut ma surprise, lorsqu'au lieu de me parler de mon union avec Méline, madame d'Erlac me dit : Mon cher Alfred, je me suis fait un extrême plaisir de vous remettre moi-même la lettre du maréchal de Biron, et celle du Ministre de la guerre, qui vous nomme enseigne au régiment des gardes-françaises : méritez les bontés du maréchal de Biron et celles du Ministre de la guerre, et je me charge

CABINET DE LECTURE DE Mme BOUQUEROT

de votre fortune militaire. Vous allez retourner à Bordeaux avec votre mère, et vous serez à Paris dans quinze jours au plus tard; j'en ai pris l'engagement avec le Maréchal. — Je suis très-sensible aux bontés que vous me témoignez, madame; mais mon père sait-il? — A-t-il besoin de le savoir? croyez-vous qu'il ait seulement la pensée de s'y opposer? où trouvera-t-il jamais rien qui vaille cela pour vous! Pensez donc qu'il faut tout le crédit que j'ai sur l'esprit du Maréchal, pour avoir obtenu cette faveur. Un homme de la cour aurait eu de la peine à y réussir. Enfin, j'espère que vous répondrez à la bonne opinion que j'ai donnée de vous. J'écris à votre père qu'il faut qu'il vous donne dix mille francs de pension. M. le comte de Mello, mon neveu, sera votre mentor.

Voilà une lettre pour lui; vous logerez à son hôtel. Enfin, jeune homme, je prends pour vous des soins qui doivent prouver que j'ai sur vous des vues.... — Ah ciel ! m'écriai-je, en me précipitant à genoux près de son lit, si je pouvais imaginer ? Ah ! je ne suis pas digne d'un tel bonheur. — Relevez-vous, jeune homme, surtout point d'indiscrétion ; c'est, je vous le répète, votre bonne conduite qui décidera de votre sort. Une quinte qui prit en ce moment à la marquise, ne lui permit pas de m'en dire davantage. Je pris sa main décharnée, et la baisai avec un transport que je ne me rappelle jamais, sans me dire : O dangereuse, enchanteresse passion ! vous changez tous les objets, et ce qui vous flatte devient délicieux, quelle que soit sa difformité naturelle. La

toux continua toujours ; ma mère sonna les femmes de la marquise, qui nous fit signe de nous retirer. L'abbé entra : je crois que je l'aurais aussi embrassé, tant j'avais de joie. Je lui fis au moins les adieux les plus affectueux. Il me fit son compliment, et me recommanda de conserver mes bons sentimens au milieu de la Babilone moderne. O ! j'aurais pu lui répondre : Que puis-je craindre ? j'emporte l'espoir d'être un jour l'époux de Méline. Je ne me donnai pas le temps d'être descendu ; j'arrêtai ma mère dans le corridor. O ! lui dis-je, en la serrant contre mon cœur ; ô ma mère ! est-il possible ? quoi, j'obtiendrais la main de Méline. — Qui te le dit ? — O ! ne me faites pas un mystère inutile, j'ai trop bien compris ce que madame d'Erlac vous a

dit, pour en douter. — Mais sais-tu si elle t'aime? — J'ai, depuis quelque temps, pensé qu'elle ne me voyait pas avec peine.—Quels que soient ses sentimens et les projets de sa respectable tante, tu sais que cette dernière t'a recommandé la plus grande discrétion ; ainsi, calmes-toi je te prie, et ne parais occupé que de ton grade militaire.—Je fis un effort pour suivre l'avis de ma mère. J'arrivai avec elle dans le salon, où elle fit part à Méline et aux personnes de la société de madame d'Erlac, que je venais d'être nommé par le Roi enseigne au régiment des gardes-françaises, et que je partais dans quinze jours pour Paris. Il me sembla que Méline pâlissait ; elle me fit cependant son compliment comme tous ceux qui étaient-là, mais d'une manière contrainte, et comme

si elle eût voulu me dire : Comment ! vous marquez de la joie de ce qui m'afflige. J'étais bien aussi affligé qu'elle au fond du cœur ; mais je sentais aussi que cette séparation, toute cruelle qu'elle me semblait, était cependant un moyen certain d'être un jour réunis pour ne nous séparer jamais ; car le service des officiers aux gardes, dans ce temps, était un véritable emploi de chanoine. Toujours à Paris et à Versailles, il semblait que tout l'agrément du service était pour eux sans aucune des fatigues ni des peines de cet honorable état ; aussi était-ce tous gens riches qui composaient ce corps, où je me flattais d'un avancement certain, puisque je ne doutais pas que mon père ne fût en état d'acheter successivement les grades, jusqu'à celui de capitaine. Je

n'avais cependant pas la volonté d'attendre celui-là pour épouser Méline, et j'étais sûr qu'un sous-lieutenant lui conviendrait tout autant ; aussi, j'espérais bien qu'avant un an je serais son époux. Elle me donnait toutes les perfections réunies : je puis dire que ce n'était point l'illusion de l'amour qui m'en faisait porter ce jugement ; tous ceux qui connaissaient Méline la jugeaient comme moi ; et cependant il fallait la quitter. O ! tristes conventions des sociétés, qui condamnent ceux qui y occupent les premiers rangs ou qui y jouissent d'une grande fortune, à sacrifier leurs penchans les plus chers à je ne sais quelle prétendue bienséance qui, presque toujours, fait perdre l'occasion si rare d'être heureux. Si je n'avais été qu'un pauvre artisan, si ma bien-aimée avait été la

fille d'un homme d'une classe obscure, nous n'eussions pas eu besoin d'attendre des mois, peut-être des années, pour être unis. Dès que nos cœurs se seraient entendus, dès que nos parens eussent été d'accord, nous aurions été aux pieds des autels nous jurer amour, fidélité éternels, et nous eussions bravé toutes les misères de la vie, dont aucune n'aurait pu nous atteindre. Tel, deux ormeaux qu'un lierre unit, bravent les efforts des tempêtes; mais s'ils sont séparés, le moindre des enfans de Borée les ébranlent et parvient à les rompre; de même, séparé de mon amie, je languis et je meurs.

Il ne m'appartenait pas de tracer la route que je devais suivre : ma mère, qui croyait ne rien faire que pour mon bonheur, m'y conduisait sans

consulter ni mon père ni moi ; bien sûre que le premier ne voudrait que ce qu'elle voudrait elle-même, et que pour moi, la connaissance qu'elle avait du secret de mon cœur, me rendrait toujours soumis à tout ce qui, selon les idées reçues, me conduirait à mériter celle que j'aimais.

Elle arriva donc triomphante à Bordeaux ; et en embrassant mon père, qui était venu la recevoir au moment où elle descendait de voiture, elle lui dit : Je vous ramène un enseigne aux gardes-françaises. — Mon père cherchait s'il y avait un tiers avec nous ; et me voyant seul, il parut aussi fâché que surpris. — Quoi, serait-il possible que mon fils ? — Oui, c'est un bonheur inouï ; il fallait tout le crédit que madame la marquise d'Erlac a sur le Maréchal, pour obtenir d'em-

blée. — Ce que j'aurais été loin de solliciter. — Et dont vous êtes enchanté; n'est-ce pas mon bon ami? il aura une tournure charmante en uniforme; mais, il faut en convenir, en montant les escaliers du perron et entrant avec mon père dans le vestibule, nous avons acheté bien cher cette faveur. Etre deux mois avec la marquise, sa toux, ses chiens, ses perroquets, l'abbé, ses ennuyeux voisins; il faut en convenir, sans une jolie petite-nièce qu'elle a chez elle, il y aurait eu à y périr. — Ah! il y a de plus une nièce? — Oui : et qu'est-ce qu'il y a d'étonnant que madame d'Erlac ait une petite-nièce? Il me semble qu'elle est assez vieille pour cela. — O! ce n'est pas la possibilité que cette nièce existe qui m'occupe, mais cet heureux hasard qui fait

toujours trouver au même moment un état et une femme. — Qui vous parle de cela? — Tout, jusqu'à la contenance de votre sous-lieutenant, qui tremble que je ne m'oppose à ses vœux; et mon Dieu non, je ne m'oppose à rien. Est-ce que je le puis? Est-ce que j'ai jamais dit non à ce que vous avez voulu. Je ne m'oppose point, mais je désaprouve. — Libre à vous, mon cher ami, pourvu que vous nous laissiez faire.

Je n'avais pas encore dit un seul mot. Mon respect pour mon père, ma vive tendresse pour ma mère ne me permettaient pas de me mêler de ces altercations. Cependant, persuadé que mon père avait sur moi une autorité que ma mère ne pouvait usurper sans injustice, je dis à M. de Moncy que, quelque flatté que je

fusse des soins que ma mère s'était donnés pour assurer mon bonheur, que je n'accepterais rien de ce qui m'était offert, si mon père y trouvait des inconvéniens que nous n'avions pas prévus. — Des inconvéniens, ils sont sans nombre. Tu perdras tout le fruit de tes études. — Et qu'en a-t-il besoin ? — Laissez-moi donc parler. Tu allais en effet partir pour Paris avec l'abbé; mais c'était pour faire ton droit. Je t'aurais ensuite acheté une charge de conseiller au parlement de cette ville, et vers trente ans, tu aurais épousé la fille d'un gros négociant ou d'un riche colon; alors ta maison, l'une des plus opulentes de la ville, eût été considérée; tu aurais pu laisser ta charge à ton aîné, et mettre les autres au service, si telles eussent été leurs inclinations,

ou bien armer un vaisseau, et..... — A ce moment, madame de Moncy ne put résister à l'envie de rire et éclata : son mari lui demanda pour quelle raison elle riait. — Parce que, je vous en demande bien pardon, rien ne me paraît si plaisant que tout ce que vous imaginez dans ce moment pour la destination de vos petits-fils, que vous n'aurez peut-être jamais. Mais, comme nous n'en sommes pas là, Alfred partira dans huit jours pour la capitale ; vous lui donnerez dix mille francs de pension, dont les six premiers mois seront payés d'avance, parce qu'il a beaucoup de dépenses à faire en arrivant à Paris. — Mais, vous en parlez bien à votre aise, madame, dix mille francs, savez-vous que c'est prendre beaucoup sur notre revenu. — Eh bien ! ne vous en restera-t-il

pas assez? Enfin, c'est madame d'Erlac qui a tout réglé, et il faut que tout soit conforme à ses intentions, qui sont beaucoup plus étendues qu'on ne l'imagine. — Ah ! j'entends, elle mariera mon fils à quelque petite cousine bien pauvre, bien laide, sotte: cela, en effet, est merveilleux. — Mais, mon père, pourquoi imaginez-vous que madame d'Erlac ne puisse avoir que des cousines ou des nièces laides, ou sottes; vous ne connaissez donc pas Méline? — Non monsieur, et n'ai nulle envie de la connaître. — C'est une personne charmante. — J'en suis fort aise. — D'une beauté parfaite. — Tant mieux pour elle. — De l'esprit. — J'en suis très-persuadé. — D'une douceur angélique. — Comme une fille à marier. Toutes ces belles et précieuses qualités me sont bien

indifférentes, parce que sûrement elle ne sera jamais ma bru. — Qui vous en parle ? — Vous. — Moi! quel conte. Est-ce à l'âge d'Alfred que l'on pense à se marier. Occupons-nous plutôt de son équipement. — Eh bien ! dites à Allin... ce que vous ferez sera bien fait; mais je regretterai toujours qu'il n'ait pas été conseiller au parlement. C'est un si bel état; peser les intérêts de ses concitoyens, défendre l'opprimé, servir d'appui à la veuve, à l'orphelin. — Oui, mon père, tout cela est fort beau; mais si votre secrétaire se laisse influencer; s'il soustrait une pièce importante; si on en glisse une qui, parfaitement imitée, frappe l'innocent et le rend coupable aux yeux de son juge : ah ! mon père, je revère le magistrat intègre, mais je ne me sens

pas capable de réunir toutes les qualités qui le constituent. — Et croyez-vous, mon fils, que l'officier qui soutient si souvent de mauvaises causes.... — Il n'en est pas coupable ; obéir est son devoir, et il est si commode d'obéir. — Oui, pour des âmes pusillanimes et faibles; mais, n'en parlons plus. Madame, voyez Allin; je ne sais en vérité s'il a cinq mille francs en caisse; on vient de faire partir les recettes pour le trésor royal. Mais enfin, dites-lui qu'il vous les donne, et qu'il les trouve s'il ne les a pas. M. de Moncy rentra dans son cabinet fort mécontent, mais, suivant son usage, bien décidé à ne pas en avoir l'air.

CHAPITRE VIII.

O ma mère! que ces cinq mille fr. me font de plaisir; nous en enverrons la moitié à M. d'Érigny, comme nous en sommes convenus, par le bon abbé Dervaux. Je vais aller le prévenir, pendant que vous irez voir M. d'Allin, qu'il faut presser; car je veux que les parens de Méline aient l'argent dont ils ont besoin avant d'arriver à Blari. — Sois sûr, mon ami, que je n'y perdrai pas de temps; mais en leur donnant cent louis, tu auras peu d'argent en arrivant à Paris. — J'en aurai assez, ma mère. Ne vaut-il pas mieux que j'éprouve quelque privation de choses peu importantes, et

que les parens de celle que j'aime n'en ressentent pas de réelles.

L'abbé Dervaux avait trouvé fort long les deux mois que j'avais passés à Erlac; il m'avait écrit plusieurs fois; et, dans mes réponses, l'abbé avait cru trouver quelque chose de froid et de contraint; il voyait que j'avais un secret prêt à m'échapper. Ses conjectures étaient vraies, mais le motif n'était point celui que l'abbé avait imaginé. Ma confiance en mon maître n'était point diminuée; si j'avais pu le voir, je ne lui aurais pas laissé ignorer un instant la situation de mon âme, mais je craignais que ma lettre ne tombât dans des mains indiscrètes ou méchantes, et de compromettre Méline. Aussi, dès que j'entrai dans sa chambre, je me jetai dans ses bras. Mon bon ami, lui dis-je, quelle révo-

lution est arrivée dans ma pauvre tête et dans mon existence, depuis que nous nous sommes vus. J'aime, je suis aimé, j'entre au service, et j'épouserai Méline dans trois ans. — Vous avez raison, Alfred; voilà en deux mois de grands changemens : mais quelle est cette Méline ? Et comment quittez-vous la robe pour l'épée ? — Méline est ce que la nature a fait de plus beau, de plus aimable, de plus vertueux. — Tout cela va sans dire à dix-huit ans. Une première maîtresse, est la réunion de toutes les qualités physiques et morales. Passons : mais qui est-elle ? — La nièce de madame d'Erlac, parente du maréchal de Biron, qui m'a fait enseigne dans les gardes-françaises. J'adore Méline; j'en suis aimé, et dans ce que madame d'Erlac m'a dit, j'ai dû pren-

dre la certitude que j'épouserais sa nièce. Enfin, mon cher abbé, si cela ne nous séparait pas, je serais le plus heureux des hommes; mais je ne vois pas pourquoi nous séparer : venez avec moi, nous logerons ensemble; vous trouverez à Paris des ressources littéraires que l'on cherche inutilement en province; nous nous verrons sans cesse, je vous parlerai de Méline; vous me guiderez; vous éloignerez de moi les piéges que l'on dit attendre un jeune homme à son entrée dans le monde. Vous viendrez; n'est-ce pas mon bon ami? et je le pressais contre ma poitrine. — Bon jeune homme, reprit l'abbé en résistant à l'attendrissement que ce procédé lui faisait éprouver; oui, j'aurais un grand plaisir à vous accompagner, mais ce serait vous donner un ridicule, arme

terrible dont il faut se garantir lorsque l'on entre dans le monde, et surtout au service. Vos camarades vous diraient que vous venez avec votre précepteur ; que vous êtes un enfant bien élevé, et mille autres plaisanteries qui n'ont que de trop funestes suites pour ne pas les éviter. D'ailleurs, mon état ne me donnerait point la facilité de vous garantir des dangers que vous allez en effet courir. Je ne pourrais aller avec vous dans le monde, ni au spectacle, ni dans aucune réunion militaire ; je ne vous serais donc bon à rien. Suivant toute apparence, vous aurez un mentor qui vaudra bien mieux que moi. — La marquise veut que ce soit le comte de Mello ; mais je ne le connais point, ma confiance ne peut être aussi prompte, et j'aimerais bien mieux vous avoir pour

guide. — Je vous le répète, mon cher Alfred, ma robe s'y oppose; mais vous m'écrirez sans réserve, et je pourrai vous être utile par une correspondance exacte; puis, vous aurez des congés, et nous nous verrons. D'ailleurs, soyez sûr que toujours à vous par mes plus tendres affections, si vous aviez malheureusement besoin de moi, je volerais près de vous. Mais, revenons à Méline. Vous êtes bien jeune, mon ami, pour vous marier. — Pensez donc, mon cher, que ce n'est que dans trois ans, et j'en aurai vingt-un. — Il est vrai que vingt-un ans est un âge bien mûr; qu'un homme qui a atteint cette époque de la vie est capable d'une grande prudence; qu'il est bien en état d'être père de famille, et de conduire sa jeune compagne dans les sentiers dif-

ficiles de la société ; et de s'occuper de l'éducation de ses enfans. — O ! pour ce dernier article nous avons le temps. Mais, enfin, j'adore Méline, je suis sûr qu'elle répond à mes sentimens, ma mère et sa tante approuvent ce mariage. — Et M. de Moncy ? Il n'en a rien dit. Vous savez qu'il veut tout ce que ma mère désire. — Oui, je le sais. — Ainsi, il ne s'oppose à rien. Mais, mon ami, j'ai un plaisir à vous demander. — Dites, disposez de moi. Alors, je lui expliquai la position de M. et madame d'Erigny, et je lui fis promettre de les voir pour leur remettre les cent louis que j'étais convenu avec ma mère de leur donner. Je n'irai pas moi-même, dit l'abbé, on pourrait connaître nos relations ; j'y enverrai

un de mes amis qui ne saura pas que cet argent vient de vous, et qui le croira bien réellement une restitution. Je l'assurai que je m'en rapporterais entièrement à sa prudence. Je revins chez ma mère, pour savoir ce qu'elle avait obtenu d'Allin.

CHAPITRE IX.

Dès que ma mère me vit, elle me dit : Tout est arrangé. D'Allin a fait, comme toujours, mille difficultés; il désapprouve tout ce que j'ai fait; il veut me faire croire que ton père est beaucoup moins riche qu'il ne le paraît. Je lui ai cependant prouvé, par un effort de mémoire prodigieux pour moi, que M. de Moncy avait au moins cent mille livres de rente; mais ces discussions me fatiguent; je ne sais, en vérité, quelle est la manie de cet homme. — C'est, selon toute apparence, pour se faire valoir. — D'Allin vint dans la chambre de ma mère pendant que j'y étais; il lui remit deux cent cinquante louis en or, mai

non sans me répéter tout ce qu'il lui avait dit le matin ; et il ajouta : Jeune homme, vous dépenserez facilement ce que votre respectable père gagne par un travail continuel, pour que vous ayiez un uniforme brodé, un jocquey, un wiski; que vous alliez faire des parties de plaisir. Il faudra que M. de Moncy et moi travaillions bien avant dans la nuit ; que nous nous refusions une heure de dissipation, pour que vous n'ayiez que plaisir du matin au soir. Ce discours de d'Allin m'impatienta, et je me permis de le lui faire sentir.—En vérité, M. d'Allin, je ne savais pas que votre fortune et celle de mon père fussent tellement confondues, que je ne pusse recevoir de M. de Moncy sans être votre obligé. — Je ne dis pas cela ; mais que notre travail était commun...— Laissons cela, mon ami ; M. d'Allin

est pour toi un second père par l'attachement qu'il a pour nous; et je vois avec plaisir qu'il se regarde comme de la famille. Voyons où est cet or. -- Le voici, madame. --Je vous rends grâce; et elle dit encore quelques mots aimables, comme elle savait si bien les dire quand elle voulait plaire; cependant, ne doutant pas de mon impatience, elle trouva un prétexte pour éloigner le caissier.

Quand nous fûmes seuls, elle me gronda, avec sa douceur ordinaire, de ma susceptibilité. — Qu'importe que d'Allin croie ou non être pour quelque chose dans les bontés que te montre ton père! Mon ami, laissons aux humains toutes les jouissances d'amour-propre qu'ils voudront; on se fait plus d'ennemis en résistant à leur prétention en ce genre, qu'en

ayant avec eux des torts bien plus graves ; tu en feras l'expérience dans le monde, et je ne cesserai de te le répéter : laisse l'amour-propre des autres en repos, fais taire le tien, et tu auras autant d'amis que tu rencontreras d'êtres dans la société. Vas porter à l'abbé cet or, et que la famille de celle qui t'est chère n'éprouve plus de privations. Je pris sa belle main que je baisai presque avec le transport d'un amant, les quatre rouleaux qu'elle me présentait, et je me hâtai d'aller chez l'abbé. Il avait déjà parlé à l'ecclésiastique de ses amis qui devait porter la prétendue restitution à Blari. C'était un homme aussi probe que sensible, et que M. Dervaux avait instruit avec le plus grand soin, pour qu'il remplît sa mission sans offenser la délicatesse de M. d'Érigny.

CHAPITRE X.

Je laissai l'abbé, parce qu'il fallait qu'il vit seul son ami. Je revins chez ma mère; elle s'était occupée des préparatifs de mon départ, que j'aurais voulu retarder de manière à revoir Méline, ne fusse que quelques heures; mais ma mère ne voulut pas y consentir. Aller à Blari est tout ce qu'elle me permit. J'aurais voulu écrire, mais qui aurait remis ma lettre. Enfin, il fallut passer encore quatre jours à Bordeaux, sans aucune utilité pour mon amour....

J'allai le lendemain chez l'abbé Dervaux. Son ami était revenu de Blari. Je ne trouvai pas mon institu-

teur aussi satisfait que je l'eusse désiré, de ce qu'il avait appris par son ami. Voici ce qu'il me rapporta :

L'abbé de*** s'est rendu à Blari : en arrivant, il a demandé où demeuraient M. et madame d'Érigny. Là-bas, lui a dit une paysanne. — Les connaissez-vous ? — Pardi si je les connais ; il y a bien des années qu'ils occupent cette maison que vous voyez, et qui, quelque jour, leur tombera sur le corps, car ils n'y font pas mettre un clou. Ils ont un grand nombre d'enfans qu'ils ne laissent jamais sortir de leur maison, où l'on ne pénètre que très-difficilement, car ils sont aussi orgueilleux que pauvres. Cependant, il faut bien qu'ils s'abaissent à parler à ceux dont ils veulent obtenir du crédit ou du temps pour payer. Alors ils mettent en avant leur parenté avec une cer-

taine marquise d'Erlac, parente du maréchal de Biron. « Ils marieront, » disent-ils, leur fille aînée très-riche- » ment; on paiera ce qu'ils doivent; » on rebâtira leur maison; leurs fils » entreront au service; enfin, à les » entendre, la beauté de cette fille » fera la fortune de toute la famille ». Mais ils ne pensent pas que cette enfant pourra bien aimer quelque jeune et gentil garçon pauvre, et adieu leur beau château en Espagne. Car, on a beau dire, l'amour n'entre pas dans tous ces arrangemens; il se loge dans le cœur des jeunes filles, et puis bien malin qui l'en déniche.

Mon ami n'avait point interrompu la vieille; il avait trouvé dans son discours la malveillance de ceux à qui il est dû et qui craignent de perdre. Il lui demanda si, en effet, M. d'Éri-

gny était son débiteur. — Pas directement, dit-elle ; mais ils ont fait bêcher leur jardin à mon fils, et ne l'ont pas payé. — Il le sera, dit l'abbé. — Ah ! ce n'est pas sûr. — Je vous le proteste. Il quitta la vieille et se rendit chez M. d'Érigny. Il sonne ; on ouvre un petit guichet. Il aperçoit un jeune homme de quinze à seize ans, qui le prie d'attendre ; il prend patience. Cinq à six minutes après arrive M. d'Érigny, qui ouvre lui-même et demande à mon ami qui l'amène. — Un sujet, monsieur, qui vous fera plaisir : une restitution. — Une restitution ! je n'en attends pas. — Vous pouvez n'en pas attendre, elle n'en est pas moins certaine ; et il tira de sa poche les quatre rouleaux. La vue de l'or éclaircit le front de M. d'Érigny, mais ne put vaincre son orgueil.

Il ne put supporter l'idée qu'un étranger entrât chez lui. Il reçut l'abbé dans sa cour, prit de ses mains les cent louis, lui offrit un reçu que mon ami accepta dans l'idée qu'on le ferait entrer; mais il se trompa. M. d'Érigny le pria d'attendre, rentra chez lui, et laissa l'abbé dans la cour. Plusieurs enfans entr'ouvrirent, l'un après l'autre, la porte du vestibule, et vinrent le regarder avec l'innocente curiosité de leur âge. M. d'Érigny revint avec le reçu, qu'il remit à mon ami en lui faisant des remerciemens de la peine qu'il avait prise, mais d'une manière si froide et si peu polie, qu'il en a été blessé. Il n'a point vu madame d'Érigny, que le curé, chez qui il a été en sortant, lui a dit être un ange de patience et de douceur. Il paraît qu'elle est fort malheureuse,

et que ce que la vieille a dit de M. et de madame d'Érigny ne convient qu'au mari, dont la dureté et l'orgueil n'ont pu être fléchis par la pauvreté; du reste, le curé dit que c'est un fort honnête homme et d'une ancienne noblesse. On ne peut juger les enfans, car ils ne parlent à personne; à peine si on les voit à l'église les grandes fêtes. Cette famille n'est pas aimée dans le village, parce que leur mauvaise fortune est cause qu'ils ne donnent rien et ne font pas travailler. Voilà, mon ami, dans la plus exacte vérité, ce que l'on m'a rapporté de Blari. — Tout cela, répondis-je, ne peut influer sur l'opinion que l'on doit avoir du caractère de Méline, et lui fait même honneur, car elle ne s'est plaint en rien de son père, que, peut-être, le malheur exaspère. Quand j'aurai

épousé sa fille, nous trouverons moyen, par le Maréchal, de placer les autres enfans. Je leur ferai prêter de l'argent par mon père pour rebâtir leur maison; ma femme aura toujours à sa disposition une somme qu'elle emploiera à procurer à sa mère tout ce qui pourra lui être agréable, et ainsi, cette digne mère trouvera la récompense de ses vertus. Les défauts du père influent rarement sur la fille; c'est la mère dont la bonne conduite importe : je vois que celle de madame d'Érigny est parfaite; rien ne s'oppose donc à mon union avec sa charmante fille. J'irai dimanche à Blari avec ma mère; elle portera la lettre de Méline à madame d'Érigny; on nous laissera entrer, ou, au moins, on viendra dans le jardin nous recevoir;

et je quittai l'abbé, tout consolé du chagrin que son récit m'avait d'abord causé. Je le priai de n'en point parler à ma mère. Dès qu'elle me vit, elle me demanda comment les cent louis avaient été reçus. Fort bien, lui dis-je, et avec la dignité qui convient à un homme bien né, qui, malgré le besoin qu'il peut avoir de cette petite somme, n'en paraît pas enchanté. En tout, M. d'Érigny est un homme froid, mais sa femme est charmante. Je serai fort aise, reprit ma mère, de faire connaissance avec elle; il est fort doux de se lier avec ceux à qui l'on peut être utile, surtout lorsque l'on met leur délicatesse à l'aise, en leur cachant d'où vient le peu de bien qu'ils reçoivent. J'étais bien de l'avis de ma mère; je désirais voir

quel effet aurait produit sur cette famille ce que j'avais été assez heureux pour lui faire remettre. Je devais être encore deux jours sans aller à Blari; ils me parurent longs, comme si j'avais dû y voir ma chère Méline.

CHAPITRE XI.

Enfin, le jour si désiré arriva. Ma mère, qui avait aussi quelque curiosité de voir madame d'Érigny, fit mettre de bonne heure les chevaux, et partit avec moi pour Blari. Elle avait évité tout ce qui aurait pu annoncer l'opulence; jamais je ne l'avais vu mise aussi simplement, et elle n'en était que plus séduisante. Je lui sus un gré infini de cette attention délicate; aucune de ce genre ne lui échappait. Elle vit bien que je m'étais aperçu de son motif, et elle me sut gré aussi de l'avoir deviné. Ce que je dis d'une chose peu importante en elle-même,

on eût pu le dire de toutes les relations que la nature, l'estime, et une tendresse inaltérable, ont produites entre ma mère et moi. Jamais cœurs ne s'entendirent plus parfaitement que les nôtres! jamais mère ne voulut plus ardemment le bonheur de son fils! jamais fils ne fut plus occupé de celui de sa mère!

Pendant le chemin, nous ne parlâmes que des plans que nous voulions exécuter. Je devais obtenir un congé l'hiver suivant pour le passer auprès de ma mère : nous irions ensemble chez la marquise; la reconnaissance m'y devait engager. Ma mère se lierait avec madame d'Érigny ; elle lui demanderait de lui confier sa fille quand je ne serais pas à Bordeaux; car la réputation d'une femme étant son premier bien, il ne

faut rien faire qui puisse la compromettre.

Ma mère se flattait qu'elle obtiendrait de mon père de faire tous les deux ans un voyage à Paris, et qu'ainsi, nous ne serions jamais séparés que pour quelques mois. Cela était nécessaire pour que je surportasse l'idée de quitter ma mère; et *Méline*, aurais-je pu ajouter. Mais, l'espèce de mystère que ma mère voulait qui restât encore sur ses intentions, relatives à mon mariage avec mademoiselle d'Erigny, ne me permettait pas de m'expliquer clairement. J'avouerai néanmoins que je ne doutais guères qu'elle n'approuvât mes sentimens, ce qui faisait que je ne les dissimulais pas.

Nous arrivâmes dans le village de Blari vers l'heure où l'on sortait de

l'office. Un grand nombre de jeunes paysannes était encore sur la place. Nous vîmes au milieu d'elles une femme d'une quarantaine d'années, mise presque comme elles, mais avec une sorte d'élégance qui aurait peut-être dû faire croire que c'était plutôt un déguisement que son habillement accoutumé. Une jeune personne de dix à douze ans, deux petites filles encore enfans l'accompagnaient. Leur ressemblance avec Méline ne me laissa pas douter que ce devait être ses sœurs. Comme la voiture s'avançait, elles furent obligées de s'arrêter pour nous laisser passer. Je les saluai respectueusement, mais d'un air de connaissance ; elles en parurent étonnées, et encore plus, quand le carrosse de ma mère s'arrêta devant la porte du prétendu château. Madame d'Erigny,

car c'était elle, envoya sur-le-champ Sophie, la plus jeune de ses filles, pour nous faire ouvrir. Elle passa en courant, non sans quelque crainte, quand elle fut fort près des chevaux de ma mère, que son cocher avait toujours l'habitude de faire piaffer dès qu'ils s'arrêtaient, pour montrer leur ardeur. La petite passa toutefois, et ayant frappé à la porte, on vint aussitôt ouvrir; car, on croyait que c'était la maîtresse de la maison qui revenait de l'église. Sophie entra aussitôt, et comme il fallait qu'on ouvrît les battans pour que la voiture pût entrer, elle courut dire à son père qu'une belle dame, dans un carrosse à quatre chevaux, était à la porte. M. d'Érigny, se persuada que c'était peut-être la marquise d'Erlac qui lui ramenait sa fille pour quelque mécontentement,

car M. d'Érigny ne prévoyait jamais que des malheurs. Il vint, assez mal disposé, ouvrir lui-même la grande porte; mais, quand il ne vit que des étrangers, il fut encore de bien plus mauvaise humeur; et j'avoue que jamais physionomie ne me fit éprouver un sentiment plus douloureux que celui que je ressentis en voyant le père de Méline : tout ce que l'on m'avait dit de lui était écrit sur sa figure, ce qui me donna un triste pressentiment. Faisant, cependant, un effort pour cacher le mécontentement que notre arrivée lui causait, il vint donner la main à ma mère au moment où elle descendait de voiture; madame de Moncy, pour le tirer d'inquiétude, dit aussitôt qu'elle arrivait depuis peu de jours d'Erlac; qu'elle venait lui donner des nouvelles de sa

respectable parente et de son aimable fille. — Vous me faites honneur, madame; mais je vis tellement retiré du monde, que je suis étonné que ma fille..... — Il n'en put dire davantage, parce que madame d'Érigny entrait dans la cour. Sophie, vive et alerte comme un écureuil, avait déjà été retrouver sa mère, et lui avait dit que nous venions de chez sa tante; que nous avions vu Méline; de sorte que madame d'Érigny nous aborda avec un air si gracieux, que cet aimable accueil effaça la triste impression que nous avait fait celui de son époux. Je m'empressai de lui offrir la main pour monter un perron qui conduisait à un vestibule, que M. d'Erigny fit traverser à ma mère sans lui offrir d'entrer dans une des pièces dont les portes se trouvaient à droite et à

gauche, et nous conduisit dans un petit bosquet fort agréable, où ces dames s'asseyèrent. Il était défendu des ardeurs, par un massif d'arbres à fleurs qui y répandaient une odeur délicieuse. Cela, dit la mère de Méline, vaut mieux, dans ce temps-ci, que les plus beaux salons. Voilà pourquoi M. d'Erigny a préféré de vous y recevoir. Ma mère répondit de ces phrases de convention; on parla d'Erlac, de la santé de la vieille tante, et des qualités charmantes de Méline, dont elle remit la lettre à sa mère. Celle-ci ne voulait pas l'ouvrir; madame de Moncy l'en supplia. Cette bonne mère la parcourut, et ses yeux devinrent humides; elle passa la lettre à son mari; il haussa les épaules en la lisant et dit à demi-voix, en la re-

CABINET DE LECTURE DE Mme BOUQUEROT

mettant à sa femme : il y a des gens qui ne savent jamais être heureux.

Madame d'Érigny entra dans mille détails sur la santé de sa fille, ne se permit rien que des éloges de la marquise, auxquels ma mère applaudit, tout en disant que sa société, infiniment respectable, n'était guères conforme à l'âge de mademoiselle d'Érigny; elle se permit même quelques mots légèrement satiriques sur l'abbé Lebrun. — C'est ce que je ne conçois pas, reprit M. d'Érigny; comment se laisse-t-on dominer par un homme comme cet abbé Lebrun, dont l'esprit étroit et l'humeur farouche, doivent être insupportables dans une société habituelle ? Je n'ai jamais passé que deux fois huit jours à Erlac, en différens temps, et cet homme

m'assommait par son ton dogmatique. On ne peut lui savoir gré de remplir les devoirs de son état, sans cela ce serait un malhonnête homme; et c'est parce que je suis certain de la pureté de ses mœurs, même de leur austérité, que j'ai consenti que ma fille fût chez sa tante. S'il y eût eu sur cela le moindre doute, quoique Méline eût pu attendre de la marquise, jamais elle n'y serait restée sans sa mère. D'ailleurs, il n'y a point de jeunes gens admis dans la société de la marquise; ainsi, je suis fort tranquille. — Vous le seriez sans cela, monsieur; mademoiselle votre fille est un ange de beauté, mais plus encore de modestie..... — Tout cela est fort bon, mais quand on n'a rien, et que l'on ne peut se marier qu'autant qu'un homme fort âgé veuille faire

votre fortune, il est fort bien fait de ne voir que des hommes si maussades, que leur société vous accoutume à celle d'un époux cacochyme, grondeur, et quelquefois jaloux. — Voilà, monsieur, dit ma mère en riant, un joli portrait que vous faites de votre gendre futur. — C'est le seul que je puisse espérer. — Il vaudrait mieux, dis-je avec un dépit marqué, que mademoiselle d'Érigny ne se mariât jamais, que d'épouser un pareil homme. — Il vaudrait mieux, monsieur, cela est bientôt dit ; mais quand on n'a rien, car mes filles n'auront pas à ma mort et à celle de leur mère deux cents francs de rente chacune, on ne doit pas hésiter un moment à recevoir des mains de ses parens un époux d'une naissance proportionnée à la vôtre, et ayant une grande

fortune. — Je n'ai pas pensé ainsi, reprit madame d'Érigny. — Vous avez eu tort. — Je ne puis le croire, puisque c'est à cette manière de sentir que j'ai eu le bonheur de vous être unie. — Il est grand ce bonheur. Vous étiez faite pour briller dans le monde, et vous êtes condamnée à vivre, en quelque sorte, de votre travail dans une retraite absolue. — Quelle société peut valoir pour une mère celle de ses enfans. Madame de Moncy fut du même avis. Elle demanda à Sophie si elle voulait épouser un mari vieux et maussade. La petite protesta que pour rien au monde elle n'y consentirait. M. d'Érigny fronça le sourcil. Sa femme, pour rompre la conversation, nous proposa, la chaleur étant un peu tombée, de faire le tour du jardin, qui était très-beau.

Nous y trouvâmes les plus jeunes frères de Méline; tous, ainsi que leurs sœurs étaient habillés de neuf. L'aîné était à Bordeaux, et se proposait d'aller à Erlac, sans doute pour raconter à sa sœur par quel miracle ils avaient recouvré une somme dont leur père ne se souvenait en aucune manière. Ma mère pria madame d'Érigny de l'engager à venir la voir en revenant de chez la marquise, et voulut lui faire promettre de venir passer quelques jours à la ville. — Cela m'est impossible, je ne puis me remettre à personne des soins de ma famille. D'ailleurs, j'ai renoncé à toute espèce de toilette, et je ne pourrais m'en occuper à présent sans un mortel ennui. Ma mère, qui aimait passionnément la parure (c'était le seul défaut que l'on pût lui reprocher),

ne pouvait concevoir que l'on pût, belle encore, s'ensevelir dans une campagne isolée et renoncer à toute recherche. Cependant, elle ne pouvait refuser son estime à la mère de famille qui avait tout sacrifié à ses enfans, et qui méritait d'autant plus d'éloges, qu'elle n'avait pas trouvé dans son époux le dédommagement de tant de sacrifices : aussi se promit-elle de voir souvent madame d'Érigny ; elle eût même voulu prolonger l'instant de cette première visite, mais le jour baissait, et les chemins de Blari à Bordeaux sont détestables. Ma mère parla donc de s'en retourner. Sophie et sa petite sœur arrivèrent à cet instant, portant dans des corbeilles des fruits magnifiques qu'elles nous offrirent avec beaucoup de gentillesse. Ma mère en accepta, et on pense bien

que je ne les refusai pas. — C'est moi qui ai planté ces arbres, dit M. d'Érigny, dont je savoure à présent les fruits; en cela plus heureux que tant d'hommes illustres et dont les noms passeront à la postérité la plus reculée, qui n'ont pas joui de leurs immenses travaux. C'est-là la différence des conceptions politiques à celles qui n'ont que la nature pour objet; les premières trompent presque toujours ceux qui s'en occupent et qui se trouvent enveloppés dans leurs propres filets; tandis que ceux qui secondent la mère des humains, en reçoivent au centuple le prix de leurs soins. Aussi ces murs renferment mon univers; je n'en suis pas sorti depuis vingt ans, et la seule utilité de mes enfans pourrait me les faire quitter. Il nous fit remarquer un carré qui

était entièrement employé à élever de jeunes arbres qu'il avait greffés lui-même. Il me parut très-instruit en agriculture, et je me disais : Quand j'aurai épousé Méline, je procurerai à son père toutes les jouissances en ce genre. Je me souvenais que l'abbé Dervaux m'avait dit souvent que c'était un des moyens le plus honorable d'employer son superflu ; que les gens riches pouvaient faire, dans ce genre, des expériences qui menaient toujours au progrès de cet art, le plus important pour le bonheur de l'humanité. Ces expériences, ajoutait le bon abbé, ruinent les gens dont les fortunes sont médiocres, parce qu'ils ne peuvent pas en attendre le résultat ; mais combien ces mêmes expériences sont utiles quand on n'est pas pressé de jouir. Je ne le serai point. M. d'Érigny, riche

de théorie et de principes, et trouvant les fonds qui lui seront nécessaires, augmentera son existence et ses plaisirs. Pourra-t-il y en avoir de plus doux pour moi !

Plein de cette idée, j'en entretins ma mère toute la route, non comme certain que je devais avoir des rapports aussi directs avec M. d'Erigny, mais comme ayant le désir d'être utile à une famille respectable. Ma mère m'observa seulement qu'elle ne croyait pas que M. d'Érigny fût un de ces hommes dont la société fût facile. Je ne pus en disconvenir, mais je me servis de cette observation pour relever la discrétion de sa fille. Convenez, disais-je à ma mère, que vous n'auriez pas imaginé trouver M. d'Érigny d'une humeur aussi atrabilaire, d'après la manière dont Méline vous

en avait parlé. — J'en conviens. J'ajouterai que tout ce qu'elle nous a dit de sa mère n'est point exagéré. C'est une femme charmante. Elle a dû être aussi belle que l'est sa fille ; et avoir renoncé si jeune à la société ! car il paraît que voilà vingt ans qu'elle en est séparée ; c'est au-dessus de mon courage. — Ce qui est bizarre, c'est qu'il me paraît qu'elle a aimé d'amour son mari. — Il faut qu'il ait bien changé, non pour la figure, car il est encore bien, mais ses manières me déplaisent. Quel air sombre ! quel ton sec et même dur ! Je ne voudrais pas, pour quoi que ce soit, avoir rien à démêler avec lui. — Quelquefois on se trompe, et l'extérieur le plus sauvage cache un cœur excellent. — Je parierais tout ce que tu voudrais, que c'est précisément ce

que la nature a complètement oublié dans M. d'Érigny. Comment trouves-tu son beau projet de mariage pour sa fille ? — C'est une plaisanterie. — Non ; je suis sûre qu'il le ferait comme il le dit. Ce serait bien dommage, car Méline est aimable. — Je restai quelque temps sans parler ; puis je dis : Quoi, ma mère ! un père aurait le droit de marier une jeune et belle personne comme Méline à un mari vieux, infirme, et d'un caractère maussade. — Non, il n'en a pas le droit ; mais il y parvient toujours quand sa fille est soumise, qu'elle a une mère qu'elle aime très-tendrement, dont elle craint d'augmenter les chagrins par sa résistance aux volontés de son père. D'ailleurs, comment s'y soustraire sans un éclat ? Il faut mieux qu'une femme meure de douleur que de mettre le

public dans la confidence de ses démêlés, soit avec son époux, soit avec sa famille. — Ainsi donc, ma mère, si, ce que je ne soupçonne point, mademoiselle d'Érigny aimait un jeune homme, qu'elle en fût aimée, et qu'il prît à son père la fantaisie de la marier, par exemple à un homme comme ce conseiller de grand'chambre du parlement de Paris, qui est arrivé chez madame d'Erlac la veille que nous en sommes partis, il faudrait qu'elle l'épousât si son père le voulait. — Je ne te dis pas qu'il le fallût, mais qu'elle aurait infiniment de peine à s'en défendre. Je ne crois pas qu'elle soit jamais dans cette situation. Sa tante, si Dieu la lui conserve, a, je crois, des projets plus agréables pour elle. Des projets! des projets! repris-je avec une extrême vivacité; des pro-

jets! et les connaissez-vous, ma mère? — Elle me les a laissé entrevoir. Ah! je m'en doutais bien qu'elle se marierait et..... — Qu'y a-t-il de si extraordinaire qu'une jeune personne se marie : si c'était effectivement à M. Dorgeville, on pourrait en être étonné; mais si c'était avec un homme dont l'âge fût proportionné au sien, on ne pourrait pas en être surpris... — Enfin, ma mère, savez-vous sur cela quelque chose de positif? — Rien au monde.

J'étais au supplice : ma mère fut fâchée d'avoir entamé cette conversation; elle ne savait plus comment en sortir; car, si elle me laissait cette inquiétude au moment de partir, cela pouvait prendre sur ma santé; si, pour me rassurer entièrement, elle m'apprenait que c'était à moi que madame d'Erlac destinait sa nièce, elle agis-

sait d'une manière contraire au plan qu'elle s'était proposé. Elle crut donc qu'elle devait prendre un parti mitoyen. — Tout ce que je dis-là, mon fils, n'est qu'une plaisanterie. Premièrement, M. Dorgeville a fait serment de ne jamais se marier, et madame d'Erlac ne m'a parlé d'aucun autre de ceux que tu as vu chez elle; ainsi, tu peux être tranquille; on ne mariera pas mademoiselle d'Erigny malgré elle. Je me sentis rougir; ma mère changea de conversation; et je vis clairement qu'elle savait mon secret, et ne voulait pas que je lui en parlasse. Nous arrivâmes à Bordeaux; mon père fut enchanté de nous revoir, car la moindre absence de ma mère était pour lui un chagrin. D'ailleurs, je devais partir le lendemain; cette soirée-là, lui paraisait précieuse pour

me donner les avis que les pères ne manquent pas de chercher à graver dans la mémoire de leurs fils lorsqu'ils les quittent pour la première fois. Avis qu'à la première poste les enfans oublient, et j'avoue que je ne m'en souvins pas plus qu'un autre.

A la fin du souper, ma mère devint triste et rêveuse. Je vis l'effort qu'elle se faisait pour me séparer d'elle : je me jetai dans ses bras. O ma mère! lui dis-je, mon départ t'afflige! dis un mot, je reste; j'envoie ma démission : on est dans la plus profonde paix; ainsi, je puis refuser de servir sans donner mauvaise opinion de moi. — Non, non, dit ma mère; je saurai résister à la peine que ton départ me cause : je désire que tu fasses un chemin brillant au service; et il faut savoir sacrifier une

peine présente pour le bonheur à venir de ce qu'on aime. — Point de bonheur pour moi, s'il était acheté par les larmes de ma mère. — Je te le répète, mon ami; je saurai vaincre ce premier moment de sensibilité. — Vous ne partiriez pas, dit mon père, parce que votre mère pleure; et moi, qui vous ai répété vingt fois que le parti que vous prenez m'afflige, vous n'en avez tenu aucun compte; mais *c'est ma mère!* mais *c'est mon fils!* et tout est dit : vous vous aimez passionnément, le terme n'est pas trop fort; tout le reste vous est égal. — Ma mère l'assura qu'il se trompait, qu'il lui était très-cher. Pour moi, je ne savais que lui dire pour lui prouver ma tendresse; elle était très-réelle, parce qu'elle était fondée sur l'estime:

je n'ai jamais connu d'homme qui réunît plus de qualités et de vertus que mon père. Il m'embrassa, et il fut aussi attendri; mais comme il aurait regardé que c'eût été une faiblesse, il se retira dans son appartement. Je passai une partie de la nuit avec ma mère, qui cherchait tout ce qu'elle pouvait me donner : il fallut que j'acceptasse deux bagues, dont une était fort belle. Elle avait fait faire une copie de son portrait en miniature, que mon père avait sur une boîte; mais ce qui fut pour moi un don infiniment précieux, c'était un petit portefeuille que Méline avait brodé pour elle; elle me le donna, sous le prétexte d'y mettre la lettre que madame d'Erlac avait écrite au Maréchal. Je crus bien cependant qu'elle avait senti

combien ce présent m'était précieux; enfin, je l'engageai à prendre quelques momens de repos. Elle me fit promettre de la revoir avant de monter en voiture : je le lui promis, mais avec la résolution de tromper sa tendresse, parce que je sentais qu'il me serait impossible de supporter ses adieux sans verser des larmes; ce qui me paraissait incompatible avec la dignité d'un enseigne aux gardes. Je ne me couchai point; le jour commençait. J'étais sûr de trouver l'abbé Dervaux déjà levé; j'allai chez lui : il fut très-sensible à cette marque de mon attachement. Je lui rendis compte de mes observations de la veille; il se borna à former des vœux pour que le caractère de M. d'Erigny ne se trouvât jamais en opposition avec

mes désirs. Je lui recommandai ma mère, et lui fis donner sa parole d'honneur que, si elle était malade, et que l'on ne m'en instruisît pas dans la crainte de m'inquiéter, qu'il me dirait la vérité, afin que je vinsse sur le champ lui donner tous mes soins. Il n'y a qu'au moment d'une bataille que je pourrais rester loin d'elle, si sa vie était en danger. Oui, mon ami, je ne la sépare pas dans mon cœur de Méline ; ces deux sentimens se confondent : à l'une, je dois la vie et toutes les facultés de mon âme ; à l'autre, je dois tout ce qui en fait le charme ; je veux les aimer toutes deux. Que rien un jour ne me sépare de ces deux objets de ma vive tendresse : cependant, je pars ; cent cinquante lieues, vont être entre elle et moi. Et

pourquoi ? Parce que de tristes conventions le veulent. Parce qu'il faut que, n'étant pas né noble, je prenne une profession qui me place parmi cette caste où l'on n'est rien que parce que d'autres ont été. Ah ! mon bon ami, les hommes sont encore loin d'être parvenus à l'âge de la maturité ; nous sommes, et nous serons encore long-temps des enfans, qui cèdent les choses les plus précieuses, mais sans éclat, pour un jouet revêtu de clinquant..... De la philosophie, reprit en riant l'abbé. Qu'elle vous serve, mon ami, à ne point sacrifier en effet les vraies jouissances de l'âme à ce qui n'est que de convention, sans cependant braver celle-ci ; car, tant que l'on fait partie de la société, on doit se soumettre à ses usages.

Je conçois qu'il vous paraîtrait plus simple d'aller trouver M. d'Érigny ; de lui dire : Ta fille me plaît ; elle m'aime ; donne-là moi ; je cultiverai ton champ ; repose-toi, j'aurai soin de la jeune famille. Mais, mon cher Alfred, vous êtes encore bien jeune ; et qui sait si, en obtenant facilement l'objet de vos vœux, il aurait pour vous le même mérite ; si la possession, qui n'aurait été achetée par aucun sacrifice, conserverait le même charme. Mon ami, l'homme a fait tout ce qui a été en son pouvoir pour détruire son bonheur ; mais la nature était là : elle a su tirer des peines que les entraves de la société opposent à nos désirs de nouvelles jouissances. Partez donc, mon ami, avec la certitude que vous aurez bien plus de

satisfaction à revoir Méline dans six mois, que vous n'en auriez en restant ici. Que son image écarte de vous toute autre séduction. Pensez que celui qui doit être son époux ne saurait, sans se nuire à lui-même, offrir à des divinités profanes l'encens qui n'est dû qu'à celle que votre cœur a choisie. Ne suivez pas sur cela, mon ami, la morale dont on ne cessera de vous entretenir, et dont vous ne recueilleriez que des regrets. Nous convînmes que nous nous écririons toutes les semaines. Je posai, sans que l'abbé le vit, vingt-cinq louis sur sa cheminée; puis, ayant entendu ma voiture, que j'avais donné ordre que l'on m'amenât chez l'abbé, je pressai mon ami contre mon sein, lui recommandant encore Méline et ma mère;

je partis le cœur serré, et n'apercevant dans l'avenir que peine et douleur, malgré tout ce que j'aurais dû espérer du concours des circonstances, qui paraissaient me promettre un bonheur sans nuages.

CHAPITRE XII.

Erlac était assez près de la route, et j'aurais donné tout au monde pour que ma voiture cassât, et me servît de prétexte pour aller au château. J'avais lu peu de romans ; mais il me semblait que c'était une des aventures la plus ordinaire des héros, et qu'aussi amoureux, et peut-être plus qu'on ne les peint, la fortune pouvait me servir aussi-bien que l'imagination d'un auteur. Mais il n'en fut rien ; ma voiture roula le mieux du monde. Je me penchai inutilement la moitié du corps hors de la portière. Je n'aperçus point l'habitation de la Marquise, entièrement couverte de

ce côté par un bois touffu, et sous son ombrage, je ne vis pas non plus Méline, qu'un heureux hasard n'y amena point. Je fus donc réduit à me contenter de dire : Elle est là; je l'y reverrai un jour. J'y pensai long-temps, mais enfin, je cédai à la fatigue d'une nuit passée entièrement sans dormir, et le sommeil suspendit pendant quelques heures mes facultés. Je n'ouvris les yeux qu'à plus de vingt lieues de Bordeaux : j'en fus assez fâché; car, n'ayant jamais été plus loin qu'à cinq à six lieues de cette ville, j'aurais voulu jouir de tout le pays que j'allais parcourir, et qui est d'une grande beauté : son aspect calma peu à peu l'agitation de mon âme. Malgré ce que Boileau a dit des voyages, je suis néanmoins intimement persuadé que c'est un des plus sûrs moyens

d'atténuer peu à peu les plus cuisantes douleurs; et alors, je n'en avais jamais connues de ce genre. J'étais affligé de m'éloigner de Méline, de ma mère; mais je devais les revoir. Aussi, après avoir été fort triste le premier jour, je le fus moins le second, encore moins le troisième; le quatrième, je pensai à mon nouvel état; aux camarades que j'allais avoir; à la nécessité de mériter les bontés du Maréchal; enfin, le cinquième jour, je convins avec moi-même que plus j'aimais Méline, plus je devais être bien aise de venir à Paris, d'entrer dans le régiment des gardes, puisque c'était le seul moyen de l'obtenir. J'arrivai le soir à Paris, et me fis descendre à l'hôtel du Nord, rue de Richelieu, dont la maîtresse était très-jolie, et avait même un faux air de Méline,

ce qui me la fit prendre dès l'instant en amitié. Elle m'en témoigna aussi, peut-être parce qu'elle me trouva quelque ressemblance avec un mari qu'elle aimait beaucoup, et qui l'avait abandonnée pour suivre une actrice de l'opéra de Lyon. Madame Sapinel me raconta tous ses malheurs dès la première soirée de mon séjour chez elle. C'était une femme bien communicative que madame Sapinel; mais elle ressemblait à Méline, je n'avais que dix-huit ans, et l'on n'est pas alors si difficile sur les convenances. Mon aimable hôtesse ayant su que je ne m'étais pas couché depuis Bordeaux, me fit préparer le meilleur lit de l'hôtel, et me proposa de souper de bonne heure, pour que j'eusse plus le temps de me reposer. J'acceptai tout ce qu'elle me proposa. Le plus joli souper fut

prêt dans l'instant, car madame Sapinel avait un restaurant dans son hôtel. Je fis honneur au repas. Je trouvai le vin excellent. Célanie, c'était le nom de baptême de madame Sapinel, m'en versa avec une grâce infinie. J'étais si sensible à ses attentions, elle me regardait d'une manière si agréable, que la tête un peu échauffée et par la route et par le vin, dont j'avais bu beaucoup plus qu'à mon ordinaire, je pris sa main, je la baisai avec transport, et je m'écriai: Ah ! Célanie, que je suis heureux d'être chez vous. La presque veuve rougit, retira sa main, et m'apprit, par le timide embarras qu'elle joua dans la perfection, que j'en avais dit beaucoup plus que peut-être je n'en pensais; et alors, ne sachant comment m'excuser, je me lève, et lui

dis d'un ton solennel : Célanie, je vous ai offensée, je le vois. Je suis bien malheureux; mais je vais m'en punir: en disant cela, je prends un flambeau et je me retirai.

Madame Sapinel, très-étourdie de cette scène, qui n'avait en aucune manière pris la tournure qu'elle avait imaginée, sut dissimuler sa peine, sonna, et donna ordre à un domestique de me conduire dans mon appartement, où je réfléchis à la sottise que je venais de faire. J'employai le peu d'instans que je donnai à ma toilette à m'occuper de ma mère et de Méline; je me promis de ne pas m'exposer une autre fois à trahir mes sermens; et m'étant mis dans mon lit, je recommandai à Valentin, c'était le nom de mon valet, de ne pas entrer dans ma chambre avant midi;

il n'était pas hors de mon appartement que j'étais endormi.

Cependant, madame Sapinel qui ne dormait pas si bien, selon toute apparence, se demandait à elle-même, comme elle me l'a dit depuis, qui m'avait donné la pensée qu'elle était offensée de ce qu'elle prenait pour une déclaration, lorsqu'elle n'avait pas même encore répondu; qu'apparemment je ne m'étais pas souvenu du proverbe, *qui quitte la partie la perd;* et elle chercha quel moyen employer pour que je ne m'enfuyât pas si promptement une autrefois. Fort inquiète de ma santé, elle fit venir Valentin pour en savoir des nouvelles. Il lui dit qu'il ne m'avait point encore vu, ayant reçu l'ordre de n'entrer chez moi qu'à midi, et qu'il n'était encore que neuf heures. — Que neuf heures

reprit douloureusement Célanie. — Non, madame, pas davantage. Madame Sapinel profita de l'occasion pour savoir qui j'étais. Valentin, qui aimait tout autant que madame Sapinel à raconter, entra avec celle-ci dans les plus grands détails. Je devais avoir quarante mille livres de rente; j'entrais dans le régiment des gardes, et je restais à Paris au moins un an de suite. Célanie fut enchantée de tout ce qu'elle apprenait sur mon compte, et se promit bien de faire en sorte que je ne quittasse pas sa maison tout le temps que je serais seul à Paris.

Midi étant sonné, Valentin entra dans ma chambre, et me dit, en me réveillant : Savez-vous, monsieur, que vous avez une hôtesse qui est éperduement amoureuse de vous.—

Quelle folie ! — Non, monsieur, je m'y connais ; elle vous regardait si tendrement : et puis, si je vous disais tout ce qu'elle m'a dit de vous ce matin, vous ne douteriez pas combien elle vous aime. — Elle a grand tort, car j'ai toute autre chose à faire que de m'occuper d'amour. Il faut me coiffer, m'habiller pour aller chez M. le comte de Mello. J'avais à peine passé une redingote, que j'entendis frapper à ma porte ; je dis d'entrer. C'était Célanie elle-même. Je fus d'abord choqué d'une avance si extraordinaire ; mais je me rappelai bientôt qu'étant maîtresse de l'hôtel, elle se rangeait à une espèce de devoir. En effet, elle venait savoir si j'avais bien dormi ; si mon lit était bon ; si je n'avais besoin de rien, et ce que je voulais à déjeûner. Il me paraissait singulier

CABINET DE LECTURE DE Mme BOUQUEROT

de voir une fort jolie femme de vingt-quatre à vingt-cinq ans, dans le déshabillé le plus élégant, venir en quelque sorte prendre mes ordres; je m'empressai à lui offrir un fauteuil, qu'elle refusa, disant que ses occutions ne lui permettaient jamais le matin de se livrer aux charmes de la société, et me réitéra les mêmes demandes qu'elle m'avait faites. Je la priai de m'envoyer une tasse de chocolat; je lui dis que j'allais sortir pour une heure ou deux, et que je viendrais dîner chez elle, si toutefois M. le comte de Mello ne m'invitait pas à rester chez lui; mais que sûrement je serais à trois heures à l'hôtel, si je pouvais disposer de moi.

Madame Sapinel me dit qu'à toute heure, à tout moment, quand je viendrais chez elle, je pouvais être certain

d'être bien reçu ; d'ailleurs, monsieur, j'ai beaucoup connu madame la comtesse de Moncy. — Ma mère n'est point qualifiée ; elle n'est jamais venue à Paris, et mon père est dans la finance. — C'est bien singulier ; cependant, j'ai beaucoup connu une madame de Moncy, qui était belle comme un ange, et vous lui ressemblez d'une manière frappante. — On dit aussi que je ressemble à ma mère, qui a été et est encore une des plus jolies femmes de Bordeaux ; mais je vous le répète, madame, elle n'a jamais quitté les environs de cette ville.

Madame Sapinel ayant vu qu'elle s'était trompée, et ne pouvant prolonger une visite où elle ne voulait pas s'asseoir, me quitta, et je continuai ma toilette. — Elle est bien jolie, disait Valentin. — Jolie ou non, cela

m'est bien égal. — Vous êtes unique, monsieur; à votre âge on n'est pas si indifférent; mais je me doute, c'est mademoiselle Méline.... — Une fois pour toutes, Valentin, je ne veux point que l'on cherche à pénétrer mes sentimens; je vous prie d'attendre que je vous en instruise quand cela me conviendra. Il se tut, et c'était pour lui un grand effort. J'ajoutai : surtout qu'il ne vous avise jamais de nommer mademoiselle d'Érigny dans aucune maison où j'irai. Je vous conseille de vous souvenir de cette défense; si vous l'enfreignez et que je l'apprenne, je vous renvoie sur-le-champ.

CHAPITRE XIII.

J'avais demandé une voiture, et je me fis conduire à l'hôtel de Chandor. Le comte demeurait chez sa sœur, madame la marquise de Chandor, dont le mari était chef d'escadre; marin dans toute la force du terme; passant sa vie en mer ou au département de Brest; et ne venait à Paris que dans la seule vue d'avoir des héritiers tous les deux ou trois ans. Madame de Chandor était accouchée, pour la troisième fois, il y avait environ deux mois. Elle ne nourrissait pas, parce que ce n'était pas la mode. Je parlerai plus tard de son caractère, de ses habitudes; elle a eu sur les

événemens de ma vie une trop douloureuse influence, pour que je ne la fasse pas connaître. Dans ce moment, je ne vais m'occuper que du comte de Mello, le plus loyal et le plus aimable des hommes, n'ayant rien de commun avec sa sœur, et en étant entièrement subjugué.

Le comte était chez lui; en entrant je lui dis : Monsieur, je n'ai pas l'honneur d'être connu de vous, mais cette lettre de madame la marquise d'Erlac vous instruira..... — Ah ! c'est vous, mon cher Alfred; eh ! oui sûrement je je vous attends : ma vieille parente vous a bien recommandé à mes soins, je les lui avais promis avant de vous avoir vu, et sûrement votre présence ne me fera pas rétracter ma promesse. Il n'y a qu'une chose qui me contrarie: ma tante imagine que je suis maître de

faire tout ce qui me plaît, il s'en faut beaucoup. Je ne suis point ici chez moi. Ma sœur, qui est presque toujours séparée de son mari, chef d'escadre, passant sa vie sur mer ou à Brest, a exigé que je vinsse demeurer chez elle, et je ne puis lui offrir de loger un beau jeune homme comme vous. — Jeune, lui dis-je, j'en conviens; beau, je n'en ai pas la prétention : mais il ne faut pas que cela vous gêne; je suis descendu rue de Richelieu, à l'hôtel du Nord. — Chez madame Sapinel; la sentimentale Célanie? — Oui, elle-même. — Vous êtes fort bien là; seulement, comme votre mentor, je vous dirai que vous devez rendre ses yeux doux interprètes de ses sentimens, et que vous pouvez bien risquer votre liberté; car elle joint à une jolie figure, de l'esprit et de la délicatesse.

Je l'assurai que je n'avais rien à craindre. Nous parlâmes du Maréchal, du jour où le comte me présenterait à lui ; mais avant tout, je le priai de me procurer le bonheur de faire ma cour à la marquise de Chandor. Il me dit qu'il lui en parlerait ; mais qu'il me prévenait que sa sœur, femme d'un rare mérite, avait quelques originalités, et qu'il suffirait peut-être que madame d'Erlac ne lui ait pas écrit directement, pour qu'elle refusât de me voir ; et puis, elle est si chatouilleuse sur les convenances ; vous êtes si jeune. En me priant de venir loger chez elle, elle m'a fait promettre de ne jamais lui amener aucun de mes camarades. — Je serais fâché de la gêner. — Moi, il me gênerait fort que vous ne vinssiez pas souvent ici, parce qu'il faut que je réponde de vous. En attendant,

nous passerons la journée ensemble: nous irons dîner au bois de Boulogne; nous reviendrons à l'opéra; et de l'opéra, souper chez une personne qui m'honore de quelque bonté.

Ce plan me parut fort agréable, et il me le semblait infiniment d'avoir pour mentor un homme n'ayant que peu d'années de plus que moi, et d'un caractère qui me paraissait fort aimable. Auguste, c'était le nom que le comte portait de préférence, fit mettre un cheval à son cabriolet, et nous partîmes. Je ne connaissais pas encore ce côté de Paris, qui, sans contredit, est le plus beau; je fus de l'avis de Babouc. Il serait dommage de détruire une si belle ville (heureusement pour ses habitans, plusieurs grands personnages ont pensé de même). Auguste s'était fait amener deux chevaux

de main charmans. Il m'offrit d'en monter un, ce que j'acceptai avec un grand plaisir. Il trouva que, pour n'avoir pas fait mon académie à Paris, je montais assez bien. Nous fîmes le tour du bois, et nous revînmes jusqu'à la porte Maillot, où le Comte avait commandé un excellent dîner. Nous causâmes très-amicalement. La différence de nos âges n'était pas assez forte pour m'en imposer. Auguste n'avait pas encore vingt-cinq ans; j'étais dans ma dix-neuvième année. Il me parla des camarades que j'allais avoir; de l'esprit du corps, qui n'était pas, pour les officiers, aussi militaire qu'on aurait pu le désirer; mais, en revanche, rien de beau comme la troupe. Si jamais ces hommes-là font la guerre, malheur à ceux qui auront affaire à eux. Il me recommanda de

me faire aimer des soldats; point de véritable soumission sans amour. Un jour de bataille, le plus grand danger pour l'officier haï de sa troupe, ne vient pas du camp ennemi. Il est aisé de s'attacher les soldats; les mœurs simples du peuple, le peu d'idée qu'il a de nos jouissances factices, donnent de grands moyens pour acquérir son amour; car, il est sensible aux moindres égards : et ce qui nous paraît sans aucune valeur, à nous, favoris de la fortune, fait le bonheur d'un soldat. Etre exact à la discipline, en donner l'exemple, mais en tempérer la rigueur toutes les fois qu'il n'y a pas un intérêt majeur qui oblige à punir; ménager l'amour-propre; élever l'âme de ceux que l'on commande pour les faire agir, par le plus puissant des ressorts, l'honneur, qui a tant de prix

pour les Français. Joignez à cela une sollicitude paternelle pour ces hommes qui cultivent péniblement le champ où nous cueillons des lauriers ; soignez-les dans leurs maladies ; écoutez leurs justes plaintes, et partagez avec eux un superflu dont nous faisons presque toujours un mauvais usage, et qui, ajouté à la solde de ces braves gens, les rend parfaitement heureux. En vous conduisant ainsi, mon cher Alfred, vous serez adoré. Auguste n'avait pas de peine à me persuader : tout ce qu'il venait de dire était écrit d'avance dans mon cœur ; et je l'assurai que j'avais une double obligation à madame d'Erlac, en m'ayant donné pour mentor un homme dont toutes les idées se rapprochaient entièrement des miennes.

Nous remontâmes en cabriolet et nous vînmes à l'opéra. J'avais été

très-souvent au spectacle de Bordeaux, mais il ne m'avait donné qu'une faible idée de celui de Paris. M. de Mello me fit remarquer dans les danseuses une personne fort jolie et qui était légère comme on se figure que doivent être les Grâces. C'est chez elle que nous soupons, ou plutôt c'est chez moi; car, ne pouvant recevoir mes camarades chez ma sœur, il faut bien que je puisse leur donner à souper au moins une fois la semaine. Aline, avec qui je suis très-bien, fait les honneurs de ce souper; elle y réunit quelques gens de lettres et une ou deux de ses amies. Ce qui est assez plaisant, c'est que cette société est fort décente, et peut-être plus que celle de certaine prude que je connais. J'étais assez empressé de voir ces dames dont je n'avais nulle idée. Aline

vint au-devant d'Auguste, lui témoigna le plaisir qu'elle avait à le voir. Il me présenta à cette belle, qui me salua de la manière la plus polie, mais en même-temps la plus réservée. Auguste me nomma les hommes qui étaient arrivés avant nous : c'étaient Marmontel, la Harpe et Dorat. J'avais lu leurs ouvrages, et j'eus grand plaisir à les voir. Je ne me serais pas douté à l'air pesant du premier, qu'il fût l'auteur de ces jolis contes qui ne remplissent pas toujours le titre que l'auteur leur a donné, mais qui n'en sont pas moins pleins de grâce et de délicatesse. Je ne me permis pas de juger les deux autres; mais j'eus un très-grand plaisir à les entendre parler de leurs maîtres.

La Harpe surtout laissait voir dans la conversation cette critique judicieuse qu'il a développée depuis avec

tant de supériorité dans l'ouvrage qui parut bien des années après. De jeunes sous-lieutenans, qui arrivèrent successivement, ne dérangèrent point cette conversation, où Aline plaçait un mot avec beaucoup de justesse. Ses amies, moins instruites qu'elle, et que la littérature faisait bâiller, passèrent avec les officiers aux gardes dans un cabinet où ils firent un loto, seul jeu qu'Auguste permettait qu'on jouât chez sa maîtresse. On servit peu après. La gaieté, l'esprit et la décence présidèrent à ce repas. A minuit on quitta la table; on passa dans le jardin pour prendre des glaces sous un joli berceau de chèvre-feuille, et chacun se retira. Le Comte me ramena chez moi, me promit de me présenter le lendemain matin chez le Maréchal, et me donna rendez-vous pour dix heures précises.

CHAPITRE XIV.

L'appartement que j'occupais à l'hôtel du Nord, était sur le même pallier que celui de madame Sapinel, et il se trouva, par un de ses hasards que les femmes savent si bien faire naître, qu'au moment où je montais pour rentrer chez moi, madame Sapinel sortait de chez elle pour rappeler un petit chien épagneul qui ne l'avait pas suivie à l'instant où elle avait quitté le salon où on se réunissait le soir. — Ah ! mon Dieu, monsieur, que vous m'avez donné d'inquiétude; vous sortez pour une heure ou deux, et en voilà plus de douze que vous êtes dehors. — C'est fort

aimable à vous, madame, de vous en être aperçue. — J'ai cependant quelque chose à vous remettre qui vous fera plaisir. — Une lettre ? — Oui, une lettre de Bordeaux. — Ah! c'est de ma mère. — C'est une jolie écriture de femme. — Donnez. — Vous aurez la bonté de la venir chercher dans mon appartement, car je l'ai serrée. Je ne fis aucune difficulté de la suivre. Rien n'était plus recherché, plus élégant que la chambre à coucher de Célanie. Une glace de toute hauteur était au fond du lit, dont les rideaux étaient de satin bleu, relevés en draperie. Tout répondait à ce luxe. Des parfums exquis enivraient. Enfin, j'ai réfléchi depuis qu'il était difficile d'échapper à ce piége. Ce fut l'amour filial qui m'en garantit. Asseyez-vous, me dit-elle en me montrant un joli

tête-à-tête. Je vous rends grâces, lui dis-je d'une manière assez froide, car je ne pensais qu'à ma lettre; il est tard, je vous dérangerais. Je ne sais où j'ai mis cette épître, disait-elle tout en la cherchant dans son secrétaire, où elle croyait avoir serré cette précieuse lettre que je brûlais d'avoir. Je m'impatientais qu'elle ne se trouvât pas, et la politesse m'empêchait seule de le témoigner. — Qu'a-t-elle donc de si pressé, monsieur, dit-elle en me regardant fixement; je vous la remettrai demain tout aussi-bien qu'à présent; je crois qu'elle est restée dans la chiffonnière du salon, et tout est fermé. — Vous m'obligeriez de l'envoyer chercher. — Mes gens sont couchés. — Vous avez les clefs; mais, en vérité, je suis excédée de fatigues, et je tombe de sommeil. C'est l'affaire

d'un instant, et je vous en aurais la plus vive obligation. Cette lettre est de ma mère; je l'attendais avec impatience : elle m'aime tant, que je craignais que mon départ n'eût altéré sa santé. Vous êtes un fils bien tendre: c'est on ne saurait plus édifiant; on ne peut se refuser à remplir les désirs d'un amour si filial. Allons! venez, je vais avec vous chercher ce paquet si désiré. Elle prit mon bras qu'elle pressait doucement contre son cœur. J'avoue que j'étais ému; mais le véritable amour est un talisman. Elle me fit ouvrir les portes; elle n'en avait pas la force, disait-elle en me montrant une petite main charmante. Nous entrons; je vais droit à la chiffonnière. Ma lettre est la première chose que j'aperçois : je m'en saisis, je la baise avec transport. — Ah! dit

en riant Célanie, il faut convenir qu'une mère est bien heureuse d'être aussi vivement aimée; c'est sans exemple. — Je ne sais ce que vous entendez; mais, sur mon honneur, cette lettre est de madame de Moncy. — Je le crois... Elle se tut, et me regarda de manière à me déconcerter. Je l'engageai à rentrer chez elle; je refermai les portes, et lui donnai le bras pour remonter. Valentin, heureusement pour moi, sortit de mon appartement pour m'éclairer; je remis madame Sapinel à sa porte, non sans lui faire mille excuses de l'avoir dérangée, et je rentrai aussitôt chez moi, sans seulement penser à ce qu'elle pouvait dire d'être quittée si promptement.

Dès que je fus dans ma chambre, je rompis le cachet et je lus la lettre de ma mère. Rien de si tendre : elle

avait été malade de chagrin de mon départ, comme je l'avais imaginé ; et pour se distraire, elle avait demandé à mon père d'aller dîner à Erlac. Elle avait vu Méline, qu'elle avait trouvée plus jolie encore que de coutume : il y avait dans sa physionomie une douce mélancolie qui la rendait encore plus attrayante. Ma mère devait retourner dans quelques jours chez la Marquise, qui était convenue avec madame de Moncy de lui confier mademoiselle d'Érigny pour trois ou quatre jours, dont un sera passé à Blari, où ma mère devait la conduire. Enfin, cette bonne mère entrait dans tous les détails qui pouvaient m'intéresser. Elle avait vu l'abbé Dervaux ; il devait m'écrire ; mon père se portait bien ; M. d'Allin faisait toujours l'important ; mais

ne me laisserait manquer de rien. Je lus et relus cette lettre cinq à six fois. Je ne voulais pas m'endormir, dans la crainte de perdre le charme qu'elle me faisait éprouver. Cependant, il fallut enfin céder à ce besoin impérieux. Mille songes agréables me représentèrent ma mère ; Méline recevant d'elle des marques de tendresse. Une bonne mère aime après son fils celle que son fils aime; une femme sensible aime celle qui a donné le jour à l'objet de ses vœux; et si l'on voit tant de belles-mères vivre assez mal avec leurs brus, assez de brus ne point aimer leurs belles-mères, c'est que les unes ou les autres aiment très-faiblement leur époux ou leur fils. Ah! il n'en était pas ainsi des deux âmes sur lesquelles j'avais le bonheur de régner. Elles vivaient en moi, et toutes leurs

affections se concentraient dans moi. Ah! qui pourra jamais connaître à quel point nos sentimens s'exaltaient l'un par l'autre? Fils heureux! amant adoré! que m'est-il resté de tant de biens....?

J'avais donné l'ordre à Valentin de m'éveiller à huit heures; il n'y manqua point. Le traître! il n'y avait pas trois heures que je dormais, quand il ouvrit brusquement mes rideaux: Monsieur, votre cocher demande à quelle heure il faut amener la voiture? A neuf heures. Laisse-moi dormir. Monsieur, il en est huit. Enfin, il fallut se lever. Je commençais à sentir le poids de la chaîne que j'allais prendre. Je sortis de mon lit; on m'apporta mon chocolat.

CHAPITRE XV.

Il y avait entre Célanie et madame de Chandor une extrême différence. La première ne cessait, depuis mon arrivée, de chercher à me captiver ; et malgré qu'elle fût extrêmement jolie, et qu'elle ne parût point manquer d'esprit, elle n'avait fait sur mon imagination qu'une impression aussi fugitive que celle que produit un rêve. Je voyais bien encore qu'elle était belle; mais je n'aurais eu aucun désir de lui plaire, quand même je n'eusse pas été entièrement à Méline. Il n'en était pas de même de la Marquise, à qui son frère accordait un grand mérite, et dont je pouvais juger de

la beauté par son portrait, qui était chez son frère; mais ce n'était point ces avantages qui m'occupaient; c'était son originalité; ce soin de fuir les jeunes gens; celui de sa réputation; et, par conséquent, son attachement à ses devoirs; car, à dix-huit ans, on ne sait pas encore que, pour beaucoup de femmes, ce n'est pas la même chose. Enfin, il me semblait qu'il serait doux d'avoir pour amie, dans l'acception juste du mot, la marquise de Chandor. Je me sentais porté d'affection vers le frère : je voyais bien qu'il remplirait avec toute sorte de bonté l'emploi dont sa vieille parente l'avait chargé, et que je ne pouvais avoir un meilleur mentor; mais j'étais habitué aux tendres soins de ma mère; j'adorais Méline; leur sexe m'était devenu nécessaire; je ne pouvais rem-

CABINET DE LECTURE DE Mme BOUQUEROT

placer ma mère. Je n'aurais voulu, pour rien au monde, transporter à une autre le sentiment que mademoiselle d'Érigny m'inspirait; mais il me semblait qu'une amie aussi estimable que la Marquise, me ferait supporter l'absence de ces doux objets de mes affections : je me promis donc de tout employer pour obtenir la permission de lui faire ma cour; je m'en occupai tout en me rendant chez le Comte, et le hasard eût pu me servir mieux que je ne l'avais espéré. Arrivé dans la cour de l'hôtel de Chandor, je descendis de voiture, et j'allais monter l'escalier qui conduisait chez le Comte, quand j'entendis prononcer mon nom. Je tournai la tête du côté où l'on parlait, et j'aperçus Auguste dans un vestibule qui conduisait au jardin; il me fit signe de le joindre.

Il est encore trop tôt, me dit-il pour aller chez le Maréchal; d'ailleurs, j'ai à vous parler : il faut que nous convenions de ce que vous direz à M. de Biron, dont je suis sûr que vous serez enchanté; car c'est un homme étonnant pour son âge. Nous fîmes quelques tours de jardin en causant; puis le Comte me dit: Savez-vous que vous êtes cause que ma sœur m'a fait une querelle très-sérieuse. — Comment cela ? — Parce qu'elle ne m'avait pas vu de la journée. Il faut vous dire que, malgré son originalité, ma sœur m'aime à la folie, et qu'elle voudrait que je ne la quittasse pas d'une heure ; m'avoir sans cesse pour aller avec elle où bon lui semblerait. Précisément hier elle voulait faire des emplètes; elle m'a fait demander; je ne suis pas revenu de toute la jour-

née. Son valet-de-chambre a dit au mien qu'elle avait été d'une humeur diabolique. Ce matin j'ai monté chez elle ; elle m'a reçu avec un grand air froid. — Où Monsieur a-t-il donc passé tout le jour d'hier? Je lui ai conté simplement ce que nous avons fait. Mais quel a été mon étonnement, quand elle m'a dit qu'il était bien extraordinaire que, pour donner à dîner à un de mes amis, j'aie été au bois de Boulogne, comme si sa table n'était pas la mienne? — Mais, lui ai-je dit, tu m'as expressément défendu de te présenter aucun de mes camarades. — Il y a des exceptions : d'abord, un jeune homme de dix-huit ans est sans conséquence, et puis il t'es recommandé par ma tante. Que pensera-t-elle de moi, si M. de Moncy lui écrivait qu'il ne m'a seulement pas

vue ? Ou elle le regardera comme le plus impoli des hommes, ou moi comme la femme la plus bizarre. J'ai eu toutes les peines du monde à l'apaiser, et je lui ai promis que je vous présenterais à elle aujourd'hui. — Je pris la main d'Auguste avec vivacité, et l'assurai qu'il ne pouvait me faire plus de plaisir ; que j'avais le plus vif désir de faire ma cour à madame la marquise de Chandor. Si elle n'était pas votre sœur, je tâcherais de lui prouver qu'à dix-huit ans on peut ne pas être sans conséquence; mais la sœur de mon mentor est un objet sacré ; je ne veux que lui offrir le plus pur encens. Libre à vous, mon cher Alfred, la vertu de ma sœur est à l'abri de toute séduction.... C'est elle, je m'imagine, qui descend dans le jardin; elle ne se doute pas que vous y

êtes, car sûrement elle n'y viendrait pas. Je crois que pour ne pas la gêner, il faut passer par cette porte qui donne dans la cour ; d'ailleurs, l'heure s'avance; il est temps de nous rendre chez le Maréchal. La soumission que l'on doit à son mentor, au moment où l'on entre au service, ne fut jamais mise à une plus rude épreuve. J'avais un grand désir de voir madame de Chandor ; je n'étais pas à trente pas d'elle, et il fallait suivre son frère qui, je le pensai (même alors que j'étais encore novice), ne remplissait pas les vues de la Marquise. Elle savait parfaitement que j'étais avec son frère, et fut sûrement fort étonnée que nous sortissions par la petite porte du jardin au moment où elle descendait le perron. Cet instant suffit pour juger de ma tournure, qui ne lui déplut

pas, comme je l'ai su depuis. Pour moi, je fus frappé de l'air de noblesse répandu dans toute sa personne ; elle avait la plus belle taille que j'aie vue de ma vie; un pied charmant; son teint était éblouissant; je ne pus distinguer ses traits, mais elle me parut les avoir très-réguliers. Enfin, j'eusse donné tout au monde pour en mieux juger; mais le Comte ne me le permit pas.

Nous montâmes en voiture, et en fort peu de minutes nous fûmes chez le Maréchal. Je vis avec respect ce vieillard vénérable, qui avait encore toute la politesse de la cour de Louis XIV. Le Comte, en me présentant, fit valoir le grand intérêt que madame d'Erlac prenait à moi. — Je le sais, je le sais; elle m'a écrit une lettre de quatre pages, où elle ne parle

que de son jeune enseigne. La bonne cousine a encore l'imagination plus vive que je ne croyais. Elle a été fort jolie, madame d'Erlac. Je me souviens très-bien qu'il y aura soixante-deux ans au mois de septembre que nous étions à la campagne chez mon père ; ma petite cousine Éléonore me paraissait charmante et l'était en effet. J'aurais bien voulu que l'automne ne finit pas ; elle avait quinze ans et moi vingt-deux ; elle était si vive, si alerte. — Je me dis en moi-même, on ne s'en douterait pas. — La parenté, l'habitude d'être ensemble depuis notre enfance.... ! Enfin je voulais à toute force l'épouser ; mon père n'a jamais voulu, et je l'ai toujours regrettée : ce n'est pas que madame la Maréchale ne soit une femme d'un rare mérite, mais nos caractères

ne sympathisent pas, tandis que celui de ma petite cousine s'accordait à merveille avec le mien..... Et voilà comme l'ambition, avec ses tristes convenances, s'oppose presque toujours au bonheur... — Je souhaite, jeune homme, que vous soyez plus heureux; et qu'uni à celle qui vous sera chère, vous jouissiez du plus grand de tous les biens, celui d'aimer et d'être aimé d'une femme belle et vertueuse. Si les projets de ma cousine se réalisent, cela pourrait bien être..... Mais il faut mériter ce bonheur.... J'étais pénétré de reconnaissance. Je voyais clairement que madame d'Erlac avait parlé dans sa lettre au Maréchal de mon mariage avec sa nièce, et l'indiscrétion de M. de Biron, qu'on ne pouvait attribuer qu'à son âge, me rendit le plus heu-

reux des hommes.... Je ne le fis cependant pas sentir, parce que je ne voulais pas qu'Auguste pût mander à sa tante que je savais ce qu'elle avait écrit en confidence au Maréchal. Je ne parlai donc que de mon respect pour mon colonel, de mon obéissance à ses ordres, de ma confiance dans les conseils de M. le comte de Mello, qui me mettrait à même de mériter les bontés de mon général.

Celui-ci donna l'ordre à Auguste de me faire recevoir à la tête de la compagnie, comme cela se pratique, et me dit, avec la bonté qui caractérisait toutes ses actions : M. de Moncy, j'ai pour tous les officiers aux gardes que j'ai l'honneur de commander, l'affection d'un père; mon plus grand plaisir est de les réunir à ma table; j'aime surtout à y voir les

jeunes gens, parce que c'est une preuve qu'ils ont envie de marcher dans le chemin de l'honneur, et d'acquérir les vertus militaires dont ils prennent l'exemple parmi mes anciens camarades et compagnons d'armes qui y sont assis. Je m'inclinai profondément, et je sentis quelle influence devait avoir sur tout le corps un chef aussi respectable. Heureux si le Ciel eût prolongé ses jours au-delà du terme ordinaire de la vie! Il est des hommes qui ne devraient jamais naître; d'autres qui ne devraient jamais mourir. Le maréchal duc de Biron était du nombre de ces derniers.

Je remerciai sincèrement M. de Mello de m'avoir procuré un accueil aussi favorable du Maréchal. Ce n'est pas à moi que vous le devez, mais au souvenir de soixante-deux ans. Nous

nous permîmes quelques plaisanteries sur ses antiques souvenirs, et nous finîmes par dire que nous serions fort heureux d'en avoir de semblables dans plus d'un demi-siècle. Je rappelai au Comte, qui me ramena chez moi, qu'il m'avait promis de me présenter à sa sœur, et nous convînmes que je serais chez lui à cinq heures, parce que c'était son jour de loge aux Français, et qu'à cette époque le spectacle commençait avant six heures.

CHAPITRE XVI.

Le désir de voir la Marquise était peut-être moins vif que le matin. La certitude que je serais l'heureux époux de Méline fixait toutes mes pensées vers cet heureux avenir. Je ne m'occupai donc que de mademoiselle d'Érigny ; et pour n'être point distrait de cette douce idée, je formai le projet d'aller dîner seul chez un restaurateur ; mais je ne pus exécuter mon projet. Ma sémillante hôtesse, peu rebutée par mon incartade de la nuit dernière, ne m'en attendait pas avec moins d'impatience, et sortit de son

appartement au moment où j'allais monter dans le mien, pour me dire qu'elle se flattait bien que je lui ferais l'honneur ce jour-là de dîner à sa table; j'ai réuni, dit-elle, quelques artistes; l'on fera de la musique avant dîner; je sais que vous êtes très-fort sur le violon, et l'on se fait un grand plaisir de vous entendre; que si je la refusais, cela la mortifierait infiniment. J'en avais bien envie. Cependant je me dis: Pourquoi affliger cette pauvre femme? est-ce sa faute si elle a le cœur tendre, et dois-je la punir parce que j'ai le malheur de lui plaire? Cette réflexion paraîtra celle d'un fat; mais quel est le jeune homme, dans ma position, qui ne l'est pas un peu. Je lui promis donc de descendre à une heure dans le salon. J'allai ôter mon uniforme : un né-

gligé des plus élégans le remplaça, et ce n'était pas la dernière toilette du jour, puisqu'il fallait être habillé pour la visite de la Marquise; mais j'avoue à ma honte que ce temps si complètement perdu, n'était pas celui que je passais avec moins de plaisir, et l'adresse de Valentin dans ce genre me le rendait fort précieux.

Quand je me fus assuré, devant une très-belle glace qui était sur ma cheminée, que *j'étais bien*, je descendis chez madame Sapinel qui, je crois, me trouva encore *mieux*. Elle était mise avec goût; elle avait bonne grâce; mais ce n'était ni la naïve candeur de Méline, ni la majesté de la Marquise; c'était tout simplement une femme agréable, que j'aurais peut-être trouvée charmante si elle eût mis plus d'art avec moi.

Tout ce qui devait faire de la musique était déjà rassemblé : je fis des excuses de m'être fait attendre ; mais je n'avais pas été prévenu. On eut l'air de l'indulgence ; je comptais sur celle de Célanie : une fort jolie Italienne me parut aussi en avoir beaucoup. Ses grands yeux noirs ne me lançaient que des regards furtifs ; car elle avait près d'elle un petit homme basané qui ne la perdait pas de vue. On commença par un concerto de violon ; puis l'Italienne chanta une ariette avec un goût infini. Elle me proposa de chanter un duo italien : heureusement que je le savais ; de sorte qu'il fut bien exécuté. On me demanda un solo de violon ; je m'en défendis long-temps ; enfin je cédai. Célanie joua l'extase ; ce qui me toucha peu : elle se mit au piano et je

l'accompagnai; mais elle était toujours à une immense distance de la mesure. Je me permis de le lui dire, et elle me répondit : Heureux, monsieur, celui qui a l'âme assez tranquille pour ne point avoir de distraction! pour moi, j'avoue que je ne sais ce que je fais, et elle s'éloigna du piano. L'Italienne s'y plaça aussitôt, et toucha la même sonate avec une supériorité désolante pour la pauvre Célanie, qui, ne voyant aucune espérance de briller dans ce concert, se hâta de le terminer en faisant servir.

Quand nous fûmes à table, elle retrouva ses moyens de plaire : personne ne faisait mieux les honneurs d'un repas; personne ne savait mieux l'ordonner. Tout le temps du dîner, elle fut infiniment aimable, m'accabla de soins, de prévenances, et pro-

longea tellement les services, qu'il était quatre heures trois quarts quand nous sortîmes de table. Je m'esquivai sans être aperçu pour monter chez moi, m'habiller et partir.

CHAPITRE XVII.

Je n'avais point éprouvé de timidité lorsque je fus présenté chez M. le Maréchal, et je sentais un extrême embarras au moment d'entrer dans le salon de madame de Chandor. En vain j'avais lu dans les yeux de Méline que j'étais aimé; en vain Célanie m'honorait d'une attention toute particulière. Il me semblait qu'il fallait beaucoup plus de mérite que je n'en avais pour plaire à Estelle; je savais, par Auguste, que c'était le nom de sa sœur; j'hésitai si j'entrerais; je me repentais d'avoir engagé Auguste à me présenter à la Marquise, et j'aurais voulu..... Mais à ce moment la porte

du salon s'ouvrit, le Comte en sortit et me dit : Ah ! vous voilà Alfred ; et me prenant par la main, il me fit entrer et dit : Estelle, je te présente M. de Moncy, qui doit être très-fier de l'honorable exception que tu lui accordes sur tous mes camarades.

Je mettrai ma gloire, dis-je, à la mériter. — Auguste se plaît à me faire passer pour une femme bizarre, et en honneur, je ne sais trop ce qu'il y gagne, si ce n'est de se flatter qu'alors on dira : Voyez quel bon caractère que celui de ce pauvre Mello, de vivre avec cette madame de Chandor, la plus singulière des femmes. — Dis, ma sœur, tant que tu voudras; je ne veux point t'empêcher de donner à Alfred l'idée qu'il te plaira de lui faire prendre de notre union, qui n'en est pas moins la plus tendre qui soit entre

frère et sœur. — Il est certain, reprit la Marquise, qu'il serait difficile de s'aimer mieux, et surtout de s'estimer davantage. Jeune homme, prenez exemple de votre mentor; vous serez l'ami le plus sincère, l'homme le plus brave, le plus attaché à ses devoirs; généreux, discret, vous aurez de l'instruction sans pédantisme; de la sensibilité sans exaltation; enfin, vous serez le meilleur et le plus aimable des hommes. Auguste, qui avait vainement voulu interrompre les éloges que sa sœur faisait de lui, lorsqu'elle se tut, ploya un genou devant elle, prit sa main qu'il baisa avec la plus vive tendresse, et me dit : Eh bien! Alfred, ne t'avais-je pas assuré qu'elle m'aimait à la folie? car, il n'est qu'une tendresse extrême qui puisse aveugler à ce point. La

Marquise l'embrassa, et je sentis à cet instant que j'aurais voulu être son frère. — Que faites-vous ce soir, Chevalier, me dit madame de Chandor ? — J'ai rempli ma journée, madame, puisque j'ai eu le bonheur de vous voir. — Cela est fort bien ; mais il n'est que six heures, et jusqu'au soir ? — J'irai à la comédie. — Savez-vous ce que l'on donne ? — Non, madame ; mais je sais que vous y allez. — Il est charmant. Eh bien ! aimable enfant, vous irez à la comédie dans ma loge, avec moi et votre mentor. Il n'y aura rien de plus respectable. — Et qui puisse me causer une plus grande satisfaction. — J'en suis fort aise. Nous irons prendre la comtesse de Mourville, la plus ennuyeuse des mortelles, mais qui est à la cour, et dont la réputation est malgré cela intacte ; d'ail-

leurs, proche parente du Ministre de la marine, et qui, par conséquent, peut être utile à M. de Chandor. — Je t'admire ma sœur, et je ne puis concevoir comment tu te fais une loi de t'ennuyer de cette femme. — Je vous l'ai dit, mon frère, parce qu'elle a toutes les qualités qui font la réputation. — N'est-ce pas aussi parce que son teint noir, ses yeux sans éclat, servent à faire briller vos charmes ? — Ah ! quel homme pour ses fausses idées. — Je ne dis pas.... — Tu m'impatientes. D'ailleurs, irais-je au spectacle avec une jeune et jolie femme qui ne serait pas la vôtre. On ne manquerait pas de dire que ma complaisance pour mon frère est fort grande..... Croyez que je sais ce que je dois faire, et qu'on est trop heureux de trouver une femme comme

madame de Mourville pour aller avec elle dans le monde; une femme sur laquelle on n'a rien à dire : sinon qu'elle est laide et bête. On vint avertir la Marquise que ses chevaux étaient mis, et je lui donnai la main pour descendre.

Je ne pourrais exprimer ce que j'éprouvai en sentant dans ma main ces jolis doigts, dont au travers d'un gant il me semblait toucher le tissu délicat qui les couvrait. Vingt fois je fus tenté de les porter à mes lèvres, mais je n'osai; et dans l'ivresse où j'étais, la pensée de Méline ne venait qu'au travers un nuage troubler les illusions dont Estelle enivrait mon cœur. Ah! combien je me suis reproché depuis ce manque de foi à celle qui méritait mes seuls hommages; mais j'avais dix-neuf ans, et madame de

Chandor était une des femmes la plus aimable que j'aie vue. D'ailleurs, n'était-ce pas aimer une étoile; et n'avait-elle pas dit qu'à mon âge j'étais sans conséquence? ainsi, je ne pouvais pas craindre de manquer à ce que je devais à Méline. Fort de cette réflexion, je me livrai avec une extrême imprudence à tout le charme que me faisait éprouver l'aimable sœur de mon mentor : je ne vis qu'elle pendant tout le spectacle; et, en vérité, ce n'eût pas été madame de Mourville qui m'eût distrait. Elle avait pu être fort bien; mais à cinquante ans peu de femmes conservent des attraits : ceux de la Comtesse étaient entièrement effacés. Elle avait de plus une absence d'idée qui la rendait d'un ennui assommant; il fallait attendre un quart d'heure pour obtenir d'elle la réponse la plus

simple. Elle avait, suivant toutes les apparences, pris l'habitude de suivre le conseil du sage; et sept fois la phrase prête à s'échapper de ses lèvres, sept fois sa langue se refusait à l'articuler; aussi, je m'aperçus qu'Estelle se bornait aux complimens d'usage, et que le reste du temps elle ne parla qu'à son frère ou à moi. Le spectacle fini, elle ramena la Comtesse chez elle : nous revînmes passer la soirée à l'hôtel de Chandor, où se réunit la cour et la ville. Je me serais bien passé d'une si nombreuse société; c'était le jour où la Marquise recevait. Elle parut ne s'occuper en rien de moi pendant tout le temps que je fus chez elle; et alors je rêvais à Méline. Ah ! me disais-je, je suis bien sûr qu'au milieu de ce cercle, Méline ne verrait que moi; et je me promis de bannir de

mon âme celle qui ne pourrait jamais faire mon bonheur. Mais que je connaissais peu le pouvoir des yeux de la charmante Estelle et mon extrême faiblesse !

FIN DU TOME PREMIER.

CABINET DE LECTURE DE Mme BOUQUEROT

ne eſt la plus agréable. Lorſqu'elle
êlée avec d'autres teintes, elle peut
r un heureux contraſte ; & même,
emprunter ce ſecours, ſi on la fait
: avec choix & économie, elle ajou-
à la beauté naturelle de la roche
en lui donnant l'éclat de quelques
es vives. Mais lorſque ce lichen
domine trop & s'étend comme
croûte chauve & galeuſe ſur *toute* la
ce ; ſa couleur farineuſe eſt déplai-
, à moins qu'elle ne ſoit jettée dans
re, ou ſoutenue par quelque maſſe
euillage ou autre teinte fraîche qui
en contact avec elle.

utre ces eſpèces de rochers que nous
ns de décrire, il y en a une autre
llée *tête ou cime de rocher*, qui em-
e l'idée d'une roche pilée & crépie.
pentes entières des montagnes ſont
ent couvertes de ces fragmens épar-
s, qui ſemblent continuellement s'é-
r en deſcendant du ſommet. Cette eſ-
eſt fort inférieure à la première : elle

manque de cette largeur de ſurface q
donne de la dignité à un objet. A la v
rité, l'effet en eſt bon dans un *lointain* q
fond les fragmens en une maſſe ; mais po
le but acceſſoire d'un *devant de tablea*
qui eſt celui que nous avons en vue ici da
l'examen des roches, la cime ou tête
rocher ne joue qu'un rôle meſquin.

La *caſcade* qui s'offre enſuite à nos o
ſervations, peut ſe diviſer en chûte *briſé*
& en chûte *régulière*.

La *première* appartient plus propreme
au rocher, dont les fragmens projettant
retenant l'eau dans ſa chûte, la diviſe
en morceaux, la font ſauter en écum
& lui donnent toute la vivacité & l'agi
tion dont cet élément actif eſt ſuſceptib
Heureux celui dont le pinceau peut ſa
les variétés & l'éclat de l'eau ſous un
aſpect.

Dans la chûte *régulière*, l'eau n'éprou
aucun obſtacle, mais ſe verſe des terr
d'en haut ſur celles inférieures, en u
nape ſplendide.

Revenons au charmant Ovid
tion auſſi exacte que pittor
de ces belles ſcènes, prou
devoient être familières.

Denſis hunc frondibus atrun
Urget utrimque latus nemoris, med
Dat ſonitum faxis, & torto vertice t

Dat ſonitum, dit ce grand
Nature, nous informant pa
ſion que le torrent ſe faiſoit
que l'œil ne pouvoit l'apper

Le *vallon*, comme nous l
haut, peut laiſſer découvri
mais une vue dans le *gill* ne
ſujet de *devant de tableau*.
doit admettre uniquement q
droit écarté, quelques tige
tournées, une caſcade péti
les arbres, ou un étang tran
de la cavité de quelque roc
aſſez ſpacieux pour réfléchi
le bois ſuſpendu qui l'ombr
reſſerré que paroiſſe ce plan